A woman's face is visible in the background, looking upwards. A hand is holding a stack of years from 2011 to 2018. The year 2016 is highlighted in a dark red color, while the others are in a light blue-grey color.

**ALAIN FERNANDEZ**

# **UN BONHEUR IMAGINAIRE**

2011  
2012  
2013  
2014  
2015  
**2016**  
2017  
2018

**LA VIE C'EST CE QUI S'ÉCOULE  
PENDANT QUE TU REGRETTES  
TES DÉCISIONS PASSÉES**

**MIMISMO**

# UN BONHEUR IMAGINAIRE

Inès, cadre dans une boîte de comm, est persuadée de ne pas avoir pris les bonnes décisions quand il fallait les prendre. Sa vie professionnelle ne la satisfait pas. Elle se reproche d'avoir bêtement suivi les conseils d'un parent influent au moment décisif du choix de carrière.

Et ne parlons pas de sa vie amoureuse... Son caractère de cochon lui a fait rater la chance de sa vie ! Enfin, c'est ce qu'elle pense.

Mais rien n'est jamais perdu.

Au cours d'un repas de retrouvailles avec les anciens copains du lycée — totalement foiré soit dit en passant — elle a repris contact avec Damien. Cet ancien camarade de classe va lui proposer de vivre une expérience exceptionnelle.

Prendra-t-elle alors conscience qu'il n'est jamais trop tard pour jeter les regrets dans les limbes de l'oubli, vivre à fond le présent et construire un futur enviable ?

***Alain Fernandez** est un spécialiste de l'aide à la décision. Consultant, formateur et coach de dirigeants, il est l'auteur de plusieurs livres professionnels sur ce thème, chacun vendu à plusieurs dizaines de milliers d'exemplaires.*

Avec cette nouvelle étude romancée, il traite de la question essentielle du regret des décisions prises par le passé. Le thème des effets néfastes des regrets tels que la résignation, le fléchissement de la volonté et l'occultation de la vision d'avenir méritaient une étude approfondie. Mais, attention ! Il ne suffit pas de dénoncer la toxicité des regrets. Encore faut-il l'intégrer dans son système de pensée. C'est là l'objet de cette fiction orientée tout public puisque personne n'est immunisé.

**Choix de vie, décision, nostalgie, sciences, univers parallèles, analyse psy, métier, carrière, belle-mère, amour, futur...**

[www.mimismo.eu](http://www.mimismo.eu)

10 €



# Un bonheur imaginaire

La vie c'est ce qui s'écoule pendant  
que tu regrettes tes décisions  
passées

**MIMISMO.**

« On regrette quelquefois toute la vie,  
un bonheur imaginaire »

*Louis François  
de La Rochefoucauld  
« Pensées »*

Éditions Mimismo  
[www.mimismo.eu](http://www.mimismo.eu)

Copyright © 2024 Alain Fernandez  
Tous droits réservés.

ISBN : 978-2-9593204-1-5

## **On a beau regretter, on ne changera pas le passé**

*Alors pourquoi perdre son temps et son énergie au lieu de vivre le présent et de construire son avenir ?*

Nous sommes tous pareils.

On en vient parfois à se ronger les sangs tant on se reproche des décisions que l'on aurait prises ou pas. « J'aurais dû... », « Je n'aurais pas dû... », « j'aurais dû accepter », « j'aurais dû refuser », « j'aurais dû lui dire oui », « j'aurais dû lui dire non », « je n'aurais jamais dû faire ceci », « j'aurais dû faire cela », etc.

Chacun d'entre nous nourrit ses propres regrets et lorsque la déprime s'en mêle, c'est là où l'on commence à toucher le fond.

Et pourtant, qu'est-ce que l'on en sait que l'on n'a pas fait les bons choix ?

Comment pourrait-on savoir ce que la vie nous aurait réservé si on avait choisi telle ou telle option puisque cette vie-là on ne l'a pas vécu ?

Bien trop souvent, on s'adresse à soi-même des reproches qui n'ont pas lieu d'être. On perd son énergie et on sabre son enthousiasme alors qu'ils seraient bien mieux utilisés pour vivre pleinement le présent et se construire un futur choisi...

Il est aussi vrai que certains préfèrent regretter un temps passé pour justifier leur manque chronique de volonté. Ce n'est pas le cas le plus général et ce n'est en tout cas pas celui d'Inès.

Dans cette étude romancée, Inès aura la « chance » de vivre en parallèle la vie qu'elle aurait aimé avoir vécue avant de prendre conscience que tout cela est bien plus complexe qu'on ne le pense et qu'on ne vit pas dans le passé. Le présent et l'envie de futur sont bien plus passionnants. Encore faut-il se débarrasser des expériences supposément ratées du passé. Inès va nous expliquer comment s'y prendre pour y parvenir...

# 1.

*Samedi 8 juillet 16 h 10*

## Un retour mouvementé...

Vous parlez d'un début de vacances ! J'ai réussi à décrocher dix jours pour me reposer, me mettre au vert et faire quelques randonnées en montagne, histoire de faire un peu le vide avant de démarrer le mégaprojet qui m'attend à la boîte. J'avais tout prévu, tout organisé, et je serais rentrée en pleine forme, parfaitement d'attaque. Mais comme une idiote, j'ai accepté de servir de cobaye pour une expérience plus que douteuse... Résultat des courses, j'ai vécu la pire épreuve de ma vie ! Et là, alors que je viens à peine d'émerger de ce cauchemar, au lieu de m'enfuir à toutes jambes comme toutes personnes sensées l'auraient fait à ma place, je me retrouve face à une psy qui me demande, que dis-je, qui exige un récit détaillé ! Non, mais ça va comme ça !

— Non, je vous en prie ! Pas maintenant. Je suis épuisée et je n'ai qu'une envie, c'est de sortir d'ici.

— Allons ! Vous n'êtes restée absente que dix minutes...

— Dix minutes ? Que dites-vous ? Pas du tout ! Mon voyage a duré une éternité !

— Une éternité dites-vous ? C'est très intéressant. Racontez-nous.

— Que je vous raconte ? Je viens de vous dire que je suis épuisée. J'arrive à l'instant. Ne peut-on pas remettre cela à demain ?

— Malheureusement non, c'est à chaud que l'on doit recueillir votre témoignage pour qu'il soit exploitable par nos analystes.

— Bon. Alors, finissons-en rapidement ! dis-je sur un ton plus excédé que péremptoire. Ce n'est pas compliqué, j'ai fait le grand saut ! Je n'y croyais pas, mais qui peut croire à un tel voyage ? Et en plus, j'ai failli ne pas revenir ! Maintenant, je suis là, bien contente que ce soit fini, et je n'ai qu'une seule hâte, c'est d'oublier tout cela et de passer à autre chose ! Pour moi, c'est définitivement Ter.Mi.Né. Sur ce, je vous laisse, au plaisir !

— Non, non, s'il vous plaît madame, je vous demande un effort ! Il nous faut bien plus d'éléments. Votre voyage est exceptionnel et nous avons besoin des détails, de tous les détails. Je peux vous assurer

que ce sera un vrai soulagement pour vous de tout nous conter par le menu. Reprenez depuis le début, je vous en prie. Regardez, Monsieur Clavel est juste là derrière la vitre, il vous fait signe.

Diego est en effet présent dans la pièce contiguë séparée par une cloison vitrée que je n'avais pas remarquée en entrant tant j'étais pressée de mettre un terme à ce contretemps. Il me rassure d'un hochement de tête et m'invite d'un geste circulaire de l'index à raconter mon incroyable périple tout en me souriant avec insistance. Finalement, ils ont peut-être raison. Je ne peux pas partir en gardant pour moi tout ce que je viens de vivre. Je dois vider mon sac, il est bien trop lourd à porter. Si ça m'aide à tourner la page comme le suggère la psy, autant essayer, je n'ai rien à perdre.

— Je vois une caméra, vous allez me filmer ?

— Oui, ne vous inquiétez pas, restez le plus naturel possible. Cet enregistrement est anonyme par définition. Il ne sortira jamais de nos labos. Une fois que nos analystes en auront tiré toutes les informations pour préparer les voyages de nos futurs clients, il n'aura plus aucune utilité pour nous et il sera purement et simplement détruit.

— Laissez-moi tout de même me recoiffer, je n'ai pas eu le temps non plus de me réajuster, voyez comme je suis débraillée. Et surtout... Je meurs littéralement de soif ! J'ai besoin d'un verre d'eau.

La jeune femme m'indique de la main un grand miroir sur le mur opposé à la cloison vitrée.

— Ça ira ?

— Parfait. Donnez-moi quelques minutes que je me rende un peu plus présentable...

Pendant que je m'efforce de remettre un peu d'ordre dans ma tenue, elle ouvre un frigo, type minibar d'hôtel, et se saisit d'une petite bouteille d'eau de source. Elle remplit l'un des deux verres qui reposent sur un plateau recouvert d'un napperon de papier et me le tend. Je trempe mes lèvres. L'eau est bien fraîche sans être glacée. Je le bois d'un trait. C'est exactement ce qu'il me fallait.

— Voilà, ça va mieux ! Je suis à vous.

On s'assied toutes les deux sur un canapé face à la caméra. Manifestement, ce salon est destiné à recueillir les témoignages des cobayes qui, comme moi, ont tenté le grand saut. La psychologue place deux nouvelles bouteilles d'eau et les deux verres sur la petite table basse disposée à cet effet devant nous. Elle se tourne vers son collègue qui achève de régler la prise de vue :

— C'est OK ?

Il confirme d'un pouce levé et d'une mimique entendue.

— Parfait ! Pour nous, tout est prêt en régie, et vous, êtes-vous bien installée ?

— Très bien merci.

— Nous vous écoutons.

— Eh bien, j'ai accepté cette aventure sans trop y croire. Comment peut-on imaginer qu'il puisse être possible de revenir sur ses décisions passées ! Damien et son père m'avaient convaincu d'essayer et je ne sais toujours pas pourquoi je me suis laissé prendre au jeu. Vous vous rendez compte, j'ai pu revivre des scènes qui se sont déroulées il y a deux ans ! J'ai retrouvé des êtres qui m'étaient chers et pour finir, je suis tombé de haut, de très haut, vous ne pouvez pas savoir ! J'ai pu changer mes choix et j'en ai subi les conséquences au prix fort et c'est peu dire. Trop contente d'en être sortie ! Ce plongeon dans le passé, aussi invraisemblable qu'il paraisse, a totalement renversé ma propre logique de réflexion. Voilà où j'en suis maintenant. Que vous dire d'autre ?

La jeune femme hoche la tête en signe de dénégation. Ce n'est pas cela qu'elle souhaite entendre.

— Pouvez-vous reprendre depuis le début et nous expliquer notamment comment vous avez rencontré Damien ? C'est bien lui qui est à l'origine de votre expérience de retour dans le passé n'est-ce pas ? On a besoin de tous ces éléments pour mieux comprendre les motivations qui vous ont fait accepter ce voyage. Ensuite, on reviendra sur ce que vous appelez justement votre logique de réflexion et on vous aidera à y remettre un peu d'ordre pour que vous puissiez profiter de cette expérience. D'accord ?

La psy marque un silence. Elle attend patiemment ma réponse. Je prends le temps de l'observer. Elle est un peu plus jeune que moi. Trente-deux ou trente-trois ans maximum. Mais comme dit l'adage, la valeur n'attend pas le nombre des années. Ses cheveux roux foncé sont coupés assez court. Sans être jolie au sens d'une couverture de mode, elle est dotée du pouvoir de séduction que seules possèdent les femmes à forte personnalité. J'aime son sourire confiant et son regard franc. Nous sommes assises assez proches l'une de l'autre et je discerne dans ses yeux bleu azur de subtils reflets violets. Cela dit, ne serait-ce pas l'éclairage trop agressif qui provoquerait ce curieux jeu de teinte dans son regard ?

— Est-il possible de baisser un peu l'éclairage ? je questionne.

— Absolument. Les techniciens ont toujours tendance à le mettre au maximum pour ajuster leurs réglages de prise de vue.

Elle saisit le boîtier de commande placé sur la table basse. La luminosité diminue doucement.

— C'est mieux ainsi ?

— Parfait !

Effectivement, les reflets violets de ses yeux n'étaient qu'un effet de cet éclairage direct et bien trop froid. J'imagine qu'avec une lumière aussi crue, la fatigue de mon visage devait être bien soulignée tout comme les petites pattes d'oie récemment apparues et qui ne m'enchantent guère. Le technicien qui réglait la caméra a maintenant quitté le salon. Je me tourne vers la



cloison vitrée, Diego est toujours là. Il me rassure d'un nouveau signe de tête. Je sens que je peux me confier sans risque. De toute façon qu'aurais-je à cacher ? Je savais que je participais à une expérimentation, il est tout à fait légitime qu'ils en collectent les résultats. Je suis fatiguée, mais je peux passer outre. Ils ont tous été plus que gentils avec moi et cette jeune femme patiente et attentionnée ne fait que confirmer l'impression générale que j'ai de cette organisation.

## 2.

*Samedi 8 juillet 16 h 30*

# On s'était donné rendez-vous dans dix ans...

— D'accord, je vous fais confiance. Je vais vous raconter comment j'ai revu Damien puisque l'on se connaissait déjà. Tout a commencé il y a un mois, un samedi soir, on s'était retrouvé avec les copains du lycée. Cela faisait exactement vingt ans que l'on ne s'était pas revu.

— Et c'était comme dans la chanson ?

— Quelle chanson ?

— *On s'était donné rendez-vous dans dix ans...* chantonne-t-elle.

— Non, pas vraiment non... D'abord, ils n'étaient pas tous venus. Nous n'étions qu'une poignée à être présents au rendez-vous dans ce restaurant. La salle réservée était au trois-quarts vide.

— Qui avait répondu à l'invitation ?

— Cela vous intéresse vraiment ? Dubitative, j'insiste malgré moi sur le « vraiment » tant je suis étonnée d'un tel intérêt.

— Oui, oui, c'est pour cela que je vous le demande, m'exhorte-t-elle d'une voix avenante à être plus explicite, nous avons besoin de tous les éléments aussi insignifiants soient-ils en apparence. Ils peuvent se révéler d'une grande valeur pour nos analystes et nos algorithmes spécialisés qui traiteront toutes ces données.

— Bon, d'accord. Je vous raconte tout puisque vous le souhaitez. Sabine par exemple était venue. Cela ne m'a pas surpris, je savais que l'on pouvait compter sur elle. Elle était accompagnée d'un bel homme, grand et plutôt sympa, cardiologue de profession. « Je répare les cœurs brisés », nous a-t-il dit en guise de présentation. Il faut dire que Sabine a toujours su y faire. Au lycée, les mecs les plus canon c'était pour elle,

mais comme c'était la fille la plus cool de la classe, on ne lui en voulait pas. Ces vingt années lui avaient plutôt réussi. Je me souvenais d'une sylphide au charme angélique et j'avais face à moi une beauté mature et affirmée. Toujours aussi brillante, elle nous a dit qu'elle enseignait la linguistique à la Sorbonne et qu'elle travaillait au deuxième opus de son étude dont je n'ai pas retenu l'intitulé.

Je jette un coup d'œil inquiet à la psy. Elle m'écoute avec attention. Pas de doute, c'est bien cela qu'elle a envie d'entendre. Alors, je continue :

— Évidemment, il y avait Chloé. C'est elle qui avait organisé cette rencontre. Elle nous avait tous facilement retrouvés sur Facebook et LinkedIn. Chloé n'avait rien perdu de son insupportable bonne humeur. Elle a passé la soirée à nous rappeler des anecdotes supposées être « drôles » de nos années lycée.

« — Vous vous souvenez de la remplaçante de la prof d'anglais en terminale ? Mais siii une grande blonde à lunettes... »

— Peut-être oui, ça me dit vaguement quelque chose...

— Elle était totalement tête en l'air. Un jour, on l'a bien laissée dix minutes nous faire un cours de seconde, elle s'était trompée de classe. J'en ris encore rien que d'y penser. »

Et en plus, c'était vrai, elle riait de bon cœur. Toute seule. Cela dit, lorsque l'on se retrouve au bout de vingt ans, on n'a pas grand-chose à se dire. Chacun d'entre nous a déjà bien tracé sa route. On essaie tant bien que mal de se replonger dans l'état d'esprit potache que l'on avait alors, mais conserver toute une soirée une attitude tant artificielle, c'est tout simplement mission impossible. Irrémédiablement, la discussion tourne court. Même Chloé qui semblait pourtant piocher dans une réserve inépuisable d'anecdotes n'a pu maintenir l'ambiance qu'en insistant lourdement et en se répétant à l'occasion. Pour ma part, j'attendais impatiemment une pause quelconque, je ne sais pas, une alerte incendie, une inondation dans la cuisine, une scène de ménage à une table voisine. Enfin, n'importe quoi de suffisamment dramatique pour détourner l'attention afin que je puisse reposer ma pauvre mâchoire bien douloureuse à force de faire semblant de sourire à défaut de rire. Et bien sûr, Damien était venu.

— Damien, on parle bien du fils du président de *TimeTravel*? questionne la psy.

— Oui, oui, lui-même. Il était assis juste en face de moi. Il a profité d'une pause dans la logorrhée de Chloé, le temps qu'elle reprenne son

souffle, pour me questionner tout de go :

« — Et toi Inès, qu'est-ce que tu deviens ?

Je ne sus que répondre, je n'avais rien préparé :

— Moi ? Rien de spécial, je suis toujours un peu pareil, je mène ma petite vie.

— Ça veut dire quoi toujours un peu pareil ? C'est quoi ta petite vie ? Raconte-nous ! On veut tout savoir ! »

Damien a conservé son look sportif. Il s'est laissé pousser la barbe, et ça lui va bien. Dans mon souvenir, je ne le voyais pas aussi grand, mais de ses cheveux blonds et de ses yeux clairs oui je m'en rappelais tout comme de sa cicatrice au menton que son bouc ne parvenait pas à masquer. J'ai compris qu'il était prof, qu'il enseignait les lettres dans un lycée de banlieue et qu'il adorait son métier. Mais qu'aurais-je pu leur raconter ? Vu que mon moral du moment se baladait plus du côté des fosses des Mariannes que des sommets de l'Himalaya, je ne voyais pas grand-chose de positif à raconter. Je n'allais quand même pas leur expliquer que j'étais seule parce que j'avais le chic pour faire foirer les relations. Ils n'avaient guère besoin non plus de savoir que j'aurais aimé exercer une autre profession, mais qu'il était bien trop tard pour en changer. C'étaient les seuls sujets qui hantaient mon esprit depuis quelques jours. Tout en réfléchissant, je les observais. Ils attendaient patiemment que je réponde :

« — Oh ! Rien de bien spécial, je travaille dans une boîte de comm', j'habite toujours Paris et puis voilà quoi.

— Tu n'as rien d'autre à ajouter ? insista Damien.

— Ben non, que veux-tu que je dise de plus ?

— Je ne sais pas moi par exemple en quoi consiste ton job, que fais-tu de tes soirées, de tes week-ends...

— Question job, je prépare des plans de communication pour des entreprises qui lancent un nouveau produit et mes soirées, je les occupe un peu comme tout le monde. Je sors avec des copains. On se fait un ciné, un concert, un théâtre de temps à autre. Tu vois, rien de bien original, rien de bien intéressant.

Il insista :

« — Es-tu en couple ? As-tu des enfants ?

Des enfants ? Ce n'a jamais été une de mes priorités. Je dispose de bien trop peu de temps libre à consacrer à ma vie personnelle. Je ne me vois pas courir les crèches, les garderies et les nounous comme deux de mes proches collègues qui n'émergent jamais du stress. Elles

vivent de grandes satisfactions, me disent-elles, je veux bien les croire, mais à quel prix ! Nos métiers ne facilitent guère la conciliation entre les ambitions de carrière et les exigences de la parentalité. Le monde des entreprises est totalement anachronique, radicalement déphasé avec les attentes de la société. D’immenses progrès sont encore à accomplir pour ne plus compliquer le quotidien ni entraver le parcours professionnel de toutes celles qui ont choisi d’être mères. Je reste pour ma part persuadé qu’avoir des enfants n’est pas une fin en soi et doit demeurer un projet personnel, un choix de vie. Nous ne sommes plus du temps de nos grands-mères et l’on peut être femme sans être mère. Je n’allais sûrement pas engager ce débat, ce n’est ni le lieu ni le moment, et il me prend déjà suffisamment la tête toutes les fois où je dois batailler pour défendre mon point de vue.

— Non, je n’ai pas d’enfants, je suis célibataire et ça me convient. Voilà, c’est tout, ai-je répondu un peu plus brusquement que je ne le souhaitais.

Je n’avais bêtement pas prévu de parler de moi et je n’avais rien préparé. Et de quoi aurait-on parlé si ce n’est de la vie de l’un et l’autre quand on ne s’est pas vu depuis vingt ans ? me suis-je moi-même sermonné. Effectivement, il suffisait de réfléchir un peu pour se douter que l’on n’allait pas passer la soirée à évoquer les quelques souvenirs de lycée ! Faut croire que ce n’était pas mon jour. Damien ne m’en a pas tenu rigueur :

— Ne le prends pas comme ça, c’est juste histoire de parler, une manière de reprendre contact. me dit-il sur un ton conciliant. Tu ne veux pas t’étendre sur ta vie privée, je l’accepte, c’est ton choix. Mais rappelle-toi, on discutait pas mal quand on se retrouvait avec la petite bande du lycée à “*La Chapelle*”, le bar à côté de l’église Saint-Jean. Tu te souviens ? On s’asseyait au fond. Le patron nous apportait les consos sans que l’on ait besoin de commander. Rémi, qui n’a pas pu venir, sortait un peu de weed, il en avait toujours de la bonne, et l’on passait tout en revue, la politique, comment changer la société, l’intérêt des études, la vie qu’on aurait plus tard, etc., etc. »

À ce moment-là, Chloé, la bouche pincée et sur un ton persifleur, s’est adressée à Damien tout en m’observant du coin de l’œil :

« — Oui, mais moi je me souviens qu’Inès, sous ses extérieurs révolutionnaires, eh bien, elle attendait la venue de son prince charmant... Et il faut croire qu’il n’a pas encore frappé à sa porte !

— Qu'est-ce que tu racontes ?

— Bien sûr que si, a-t-elle ajouté, cette fois-ci un peu plus agressive et en me fixant droit dans les yeux, tu n'étais pas si différente de nous, ne crois pas cela ! »

Ce qu'il y a de curieux dans la vie, c'est que rien ne change vraiment.



On ne s'était pas vu depuis vingt ans et pourtant, comme si une étincelle magique ou un claquement de doigts tout aussi prodigieux nous replongeait dans le passé, on a repris la place que l'on occupait alors dans le groupe et l'on a retrouvé quasiment intacts les sentiments que l'on éprouvait les uns vis-à-vis

des autres. Incroyable, non ? Du temps de nos années lycée, je ne supportais pas Chloé et ce soir-là je ne la supportais toujours pas, elle m'horripilait toujours autant. Sauf que j'ai compris que c'était réciproque, et ça, je ne le savais pas du temps du lycée. Pourtant, Chloé avait bien changé, physiquement en tout cas. Je me souvenais d'une petite brune un peu boulotte, arborant fièrement été comme hiver un chignon de danseuse sempiternellement couronné d'un ridicule chouchou. Mais nous n'étions plus au lycée. Pour ce dîner, elle avait adopté un style plus classique. Ses cheveux coupés court au carré allaient très bien avec son blazer Ralf Lauren bleu nuit qu'elle n'avait pas ôté de la soirée. Bien plus gracile que dans mon souvenir, elle était presque jolie, cependant toujours sans charme. C'était à mon tour de la questionner :

« — Mais dis-moi, Chloé, tu ne nous as pas parlé de toi.

— Tu ne le sais pas ? »

À ce moment, son visage changea. L'éclair d'agressivité qui avait embrasé son regard avait totalement disparu. Elle affichait maintenant un large sourire pleinement satisfait et sensiblement dominateur. Après un court silence afin d'accroître son effet, elle a débité d'une traite, apparemment sans reprendre son souffle, en accentuant bien chacune des syllabes :

« — Eh bien vois-tu, j'ai monté ma propre boîte de coaching du bonheur pour partager ma bonne humeur avec tous ceux qui en ont besoin. Je suis mariée, j'ai deux enfants, et je suis parfaitement heureuse. »

Un spectateur qui n'aurait que partiellement assisté à la scène aurait pu supposer qu'elle s'adressait à une enfant en bas âge ou à une simple d'esprit.

« — J'en suis contente pour toi, ai-je répondu sans grande conviction sur le même ton que l'on pourrait utiliser pour dire, je ne sais pas moi, *passer-moi le sel* par exemple. »

À cette soirée, Pierre aussi était venu. Toujours égal à lui-même, il n'a quasiment pas ouvert la bouche. J'ai simplement compris qu'il avait abandonné les lettres pour les chiffres et exerçait la profession d'auditeur financier dans une banque, je n'ai pas retenu laquelle. Cela dit, il n'avait pas l'air particulièrement joyeux et ne s'est étendu ni sur sa vie ni sur son métier.

On s'est quitté vers dix heures juste après la dernière bouchée avalée d'un repas sans grand intérêt. Aucun d'entre nous n'a proposé de finir sur un café ou un digestif quelconque tant nous étions tous pressés de mettre un terme à cette triste soirée où aux éclats de rire de Chloé avaient succédé de longs silences embarrassants. On avait épuisé les quelques souvenirs. Finalement je n'étais pas la seule blâmable, aucun de nous ne s'était étendu sur les péripéties de son parcours. L'ami de Sabine dont j'ai oublié le prénom s'était risqué à quelques blagues de carabins en prenant soin d'éviter les plus graveleuses : « *Que fait un psychiatre quand son patient est en retard à son rendez-vous ? Il commence sans lui* ». Elles furent poliment accueillies de rires de convenance, et pour finir ce n'était plus un ange, mais toute une escadrille séraphique qui passait au-dessus de notre table. Sabine et son copain nous ont balancé une excuse bidon avant de se sauver, ils avaient vraisemblablement autre chose à faire de plus



important. On les comprend. On s'était promis de se revoir sans prendre date. « *On s'appelle d'accord ?* ». Damien était fatigué de sa journée, il a prétexté un coup de barre et moi, je n'allais sûrement pas finir la soirée avec Chloé. Quant à Pierre, je ne l'ai même pas vu partir. En français, on appelle cela une soirée foirée.

Une fois rentrée chez moi, j'avais besoin de me remonter le moral. J'ai débouché une bouteille de bordeaux de ma réserve personnelle et je m'en suis servi un verre. Je me suis machinalement installée devant la télé et j'ai zappé dix minutes un quart d'heure, le temps de balayer toutes les chaînes dans les deux sens deux fois de suite sans rien trouver d'intéressant. J'avais terminé mon verre, il n'était que temps d'aller se coucher et d'oublier cette triste soirée.

La psychologue me questionne de nouveau. Absorbée dans mon souvenir, je l'avais totalement oubliée :

— Pourquoi y êtes-vous allée ?

— Tout simplement parce que j'avais réellement envie de les revoir. C'était l'occasion de m'offrir un plongeon rafraîchissant au cœur de ces années d'insouciance où tout semblait facile et où l'on avait des projets plein la tête. Je pensais que le courant qui passait alors entre nous se rétablirait plus aisément. C'est vrai que je n'y ai peut-être pas mis du mien, mais j'imaginai autre chose. J'ai surtout été déçue que l'on soit aussi peu nombreux à répondre à l'invitation. Je ne m'attendais pas à ce que l'on se retrouve entre quatre yeux. Vous savez, en règle générale, je ne me défausse que très rarement lorsque l'occasion de rencontrer d'autres personnes se présente. C'est toujours l'opportunité d'échanger avec des gens différents, de s'enrichir à leur contact. C'est surtout un bon moyen de sortir de son contexte. Si on n'agit pas, si on ne va pas au contact des autres, au fil du temps le cercle de relations se restreint et l'on finit par s'enfermer dans sa coquille. Bon, ce soir-là je suis sortie, j'ai vu d'anciennes connaissances, mais la mayonnaise n'a pas pris. Il faut croire que ça ne marche pas à tous les coups.

— Et ensuite qu'avez-vous fait ?

— Ensuite, c'était dimanche. Il pleuvait. J'avais décidé de dédier cette journée au dieu « *Cocooning* », le préféré de mon Olympe personnel. J'avais prévu de commencer par une bonne grasse matinée suivie d'un brunch et de passer l'après-midi au ciné. J'ai consulté le programme du « *Studio 28* » sur le web. Avec une telle météo, je n'avais nulle envie de m'aventurer au-delà du périmètre de mon quartier. Il projetait « *La machine à explorer le temps* » en version restaurée, un film

de 1960 avec Rod Taylor d'après le descriptif. Curieux. La soirée de la veille, c'était déjà un retour de vingt ans en arrière. Pourquoi ne pas continuer à voyager dans le temps ? J'aime bien ces vieux films de science-fiction quand il n'y avait pas encore des batteries d'ordinateurs pour réaliser des trucages pas possibles. Ils sont plus centrés sur le scénario que sur les effets spéciaux et de plus ils ont conservé un charme délicieusement suranné. Vous connaissez ce film ?

— Je ne crois pas l'avoir vu, non.

— C'est l'histoire d'un savant qui a inventé une machine à voyager dans le temps. Il l'utilise pour explorer le futur afin de voir à quoi ressemblera la société d'ici quelques centaines de millénaires. « *Une histoire inspirée du roman de HG Wells* », indiquait le programme. A priori, ça sent un peu le conte dystopique et j'aime bien. Je n'ai pas lu plus loin, les résumés en disent toujours trop et gâchent l'effet de surprise. Comme je n'ai jamais lu le bouquin, je préférerais ne pas connaître la chute. Le programme précisait « *la séance de dix-sept heures trente sera suivie d'un débat à propos du voyage temporel animé par Étienne Klein, physicien et philosophe des sciences.* » Ça semblait très intéressant. Je me proposais d'aller à cette séance afin de me changer les idées et de m'instruire un peu.

— Ça valait le déplacement ?

— Aucune idée, je n'y suis pas allée ! Peu avant onze heures j'ai reçu un SMS « *N'oublie pas... Ta maman* ».

Elle est marrante ma mère, elle croit encore qu'elle doit signer les messages pour que l'on sache que c'est bien elle. Mais n'oublie pas quoi ? De quoi parlait-elle ? Oh Merde ! C'est vrai ! me suis-je dit, si vous me permettez cet écart de langage. Ce jour-là, c'était l'anniversaire de ma sœur et on le fêtait en famille chez les parents... J'ai juste eu le temps de trouver un joli bouquet de fleurs et d'attraper un train à Montparnasse. Le dimanche, les fleuristes sont ouverts et ma sœur adore les fleurs. Jusque-là, tout allait bien et tant pis pour le voyage temporel, ce sera pour une autre fois.

— Et ensuite, que s'est-il passé ?

— Ensuite, c'était dimanche soir et lorsque je suis rentré chez moi, j'ai reçu un appel...

### 3.

## *Dimanche 11 juin 21 heures*

# Un curieux coup de fil

Mon portable vibre, numéro inconnu, une erreur sans doute. À un chiffre près, j'ai le même numéro qu'un conseiller matrimonial. Le dimanche soir, c'est le climax de la déprime, le moment où l'on cherche désespérément une oreille compatissante pour soulager sa détresse amoureuse. Tremblante ou tremblant, on pianote le numéro du conseil qui est sûrement sur messagerie à cette heure-ci et ça ne loupe pas, le doigt glisse du 2 au 3 et c'est mon téléphone qui sonne.

— Allo ! Je réponds un peu brusquement.

— Inès ?

— Euh oui, qui est-ce ?

— C'est moi, Damien. Je te dérange ? je t'avais dit que je t'appellerais.

— Non, non, tu ne me déranges pas, j'arrive juste chez moi. Tu as besoin de quelque chose ?

— Non, rien de spécial. As-tu passé une bonne journée ?

— Absolument. J'étais chez mes parents, en banlieue. C'était l'anniversaire de ma sœur; elle était avec ses enfants; mon frère aussi était là; on a passé un bon moment, lui dis-je sur un ton télégraphique.

— Je suis content pour toi. Je voulais simplement te proposer que l'on se rencontre.

— Euh, d'accord oui, pourquoi pas...

— Je te sens hésitante. En tout bien tout honneur, en vieux copains. Ça te dirait que l'on prenne un verre demain soir ? Tu m'as dit que tu habitais Montmartre. Moi je viens d'emménager rue des Dames, derrière la place Clichy. On pourrait se retrouver au Wepler. Qu'est-ce que tu en dis ?

— C'est un peu rapide, je ne sais pas trop.

— On se connaît depuis plus de vingt ans, que dis-je, vingt-cinq au moins, je ne vois pas ce qu'il y a de rapide. Tu travailles où au fait ?

— Dans le neuvième, rue Blanche. Demain c'est lundi et j'ai une journée chargée. Je ne pourrai pas y être avant dix-neuf heures.

— Parfait ! Alors demain, dix-neuf heures au Wepler ?

— Ça marche !

## 4.

*Lundi 12 juin 19 h 20*

### Reprise de contact

La rue de Clichy est plus longue que je ne l'imaginai, je vais être en retard, c'est sûr. Et avec une telle chaleur, je n'ai pas trop l'énergie de courir. Je me contente de presser le pas et d'allonger mes enjambées. Enfin, j'arrive sur le boulevard de Clichy. Manque de bol, il est totalement embouteillé ! Je vais encore perdre cinq minutes pour le traverser ! Bon, *alea jacta est*, quand faut y aller, faut y aller. Je me faufile entre les voitures qui profitent du foutoir ambiant pour ne pas respecter les feux ; j'esquive les scooters qui ne comptent que sur leur bonne étoile pour parvenir à bon port ; je fais abstraction de l'inévitable concert de klaxons et c'est saine et sauve que je parviens de l'autre côté du boulevard, à deux pas du Wepler. Évidemment, Damien est déjà là. Il s'est installé juste derrière la vitre de la brasserie, côté rue. Il est plongé dans son journal. Par chance, il n'a pas l'air de s'impatienter. J'entre et je le rejoins à sa table.



— Je t'ai fait attendre Damien, désolée, je suis débordée !

Il lève la tête, me sourit et regarde sa montre.

— Une petite vingtaine de minutes, ce n'est pas méchant et je lisais un

bon article dans Le Monde. Imagine-toi que... Attends, le serveur t'a vu entrer, il se dirige vers nous. Qu'est-ce que tu prends ?

— Un café, j'ai besoin d'énergie.

— Hou là ! Ce n'est pas la meilleure idée. Vu ton état d'excitation apparent et la température au thermomètre, je te conseillerais plutôt une bonne bière, elle est particulièrement fraîche.

— Non, non, je vais prendre un diabolo. Oh et puis non, tu as raison ! Un demi s'il vous plaît, dis-je en me tournant vers le serveur qui attend nonchalamment que je me décide.

— Ma boîte a pris la résolution de devenir « *écoresponsable* ». La clim est réglée au minimum, et nous, on doit supporter la chaleur. Quand tu penses au temps pourri d'hier...

— Tu vois, hier le temps était gris, aujourd'hui le soleil est au beau fixe, il y a toujours de bonnes surprises.

— Tu ne dirais pas cela si tu avais passé la journée que j'ai passée.

— Raconte...

Damien a promptement replié son journal et s'est mis en position d'écoute, les deux bras croisés sur la table et la tête légèrement penchée en avant pour ne pas perdre une seule de mes paroles. Un client de cette brasserie nous observerait en douce, il serait convaincu que je m'apprête à révéler un secret d'État tel les plans du dernier avion furtif. En tout cas, si l'intérêt de Damien est feint, il a raté sa vocation d'acteur. À coup sûr il décrochait un César.

— Je t'ai dit que je travaillais dans une boîte de comm' et que je m'occupais des plans de communication des entreprises, enfin de celles qui s'adressent à nous.

— Oui, je me souviens bien.

— Pour ce matin, rien à dire. C'était le jour de la réunion mensuelle. On fait le point et ensuite on en profite pour déjeuner ensemble. Ça se passe toujours très bien. C'est de la routine. En revanche l'après-midi, quelle prise de tête ! Je recevais trois jeunes hipsters qui montaient leur start-up et se voyaient déjà comme le futur Larry Page, Elon Musk ou Mark Zuckerberg, ou les trois à la fois. Ils rejetaient quasi systématiquement toutes mes suggestions. J'ai un peu l'habitude des emmerdeurs, seulement, ces trois-là, c'était le pompon.

— C'était quel genre de start-up ?

— Normalement, je ne devrais pas te le dire, secret-défense, mais celui-là, c'est un projet mort-né. Ils ont l'intention de se lancer dans la mise en œuvre d'une plate-forme d'auto-école en ligne. L'idée c'est de

mettre en relation ceux qui ont une voiture à rentabiliser et se sentent une âme de moniteur avec tous ceux qui ont besoin de prendre des leçons à moindres coûts, classique.

— C'est intéressant.

— Oui sauf que cela existe déjà. Ils espèrent récupérer pas mal de fonds de BPI France, la Banque Public d'Investissement, de quoi renverser l'écosystème et réinventer les fondamentaux qu'Uber a instaurés, textuellement.



Ils seraient un peu pistonnés auprès de la BPI, paraît-il... Ils ne m'en ont pas dit plus. Il leur faut un pitch d'enfer afin de démarrer une campagne de Crowdfunding de grande ampleur. Et c'est ce « pitch », en fait un storytelling de format court, que l'on travaillait sans succès. Ils sont pressés et ils ont des

projets plein la tête. Ils savent qu'ils sont exceptionnels, bien au-dessus de la mêlée qui ne sait pas être disruptive. C'est-à-dire nous quoi ! Je t'explique. Comme on n'a pas fait une Business School en Grande-Bretagne, on ne peut pas comprendre ! Eux, ils ont bien compris qu'il fallait tout bousculer, que les règles du marché étaient faites pour être « crackées » et pour y parvenir ils développent une culture de guerrier, et sont prêts à aller au « fight », âmes sensibles s'abstenir !

Damien se redresse et s'appuie sur le dossier de sa chaise. De toute évidence, il vient de découvrir un pan de la société humaine qui lui était resté inconnu jusqu'alors.

— Eh bien... Je n'ai strictement rien compris, mais je vois ce que tu veux dire...

— Et ce n'est qu'un exemple des propos qu'ils m'ont tenus durant la journée pour te donner une idée de mon calvaire. Entretemps, ils ont bien tapé l'entourage et l'héritage de la grand-mère de l'un des trois zigues est déjà passé intégralement dans le budget. C'est aussi un peu cela l'esprit start-up. Dans la boîte, on a une blague entre nous : « *Vous rêvez de filouter votre famille, vos amis et d'autres jobards ? Ne prenez pas de*

*risques, montez une start-up !* » Cela dit tant qu'ils règlent nos factures...

— Tu sais, pour moi non plus la journée n'a pas été terrible, c'était la rencontre trimestrielle parents professeurs. T'imagines, je ne t'en dis pas plus.

Je bois une nouvelle gorgée de bière, elle est goûteuse et bien fraîche. Damien avait raison, c'était le bon choix pour hydrater mes muqueuses bien desséchées et, par la même occasion, relâcher un tant soit peu la tension qui m'habitait. On dira ce que l'on veut, l'alcool est bien utile parfois.

— Ça te plaît d'être prof de français ?

— J'adore mon métier. Mais je ne fais pas que cela, j'anime un atelier d'écriture créative et j'écris moi-même quelques romans.

— Ah bon ? Tu as l'intention de te faire publier ?

— Je suis déjà publié. L'auteur de polar Ludovic Damien, c'est moi. J'ai pris mes deux prénoms que j'ai inversés pour me faire un nom de plume afin que l'on ne me reconnaisse pas au lycée.

— Ah ! Si j'avais su. Je ne t'ai jamais lu. En revanche, j'ai souvent vu ton nom, enfin ton pseudo sur les éventaires des librairies. Tu sais, je te le dis franchement, moi, les polars, ce n'est pas trop mon truc, mais je lirai un de tes livres, promis.

— Ne te force pas si ce n'est pas ton truc. Toutefois, si tu y tiens vraiment, je te ferai envoyer un exemplaire par mon agent.

— Tu as un agent en plus ?

— Oui, quand tu commences à bien vendre, un peu d'aide pour négocier les contrats est toujours la bienvenue. Mais ça, c'est de la cuisine interne.

Je lui souris.

— Tu es heureux.

— Totalemment.

— Tu as du pot finalement.

— De quoi donc ? D'être édité ?

— Non de faire un métier qui te plaît, d'avoir su prendre les bonnes décisions quand il le fallait. Moi je n'ai pas toujours su.

— Comment cela, tu n'as pas toujours su ?

Ça y est ! J'ai ouvert une fois de plus le bureau des pleurs ! Mon sourire de franche sympathie du début de la soirée est en train de virer au jaune. Moi qui n'aime ni les jérémiades ni l'autodénigrement, je n'en loupe jamais une ! Il n'est que temps de mettre le holà avant que cette table de bar ne se métamorphose en confessionnal.

— Je ne vais pas te raconter, on en a pour la soirée.

— Oh ! Moi, tu sais, je dispose de tout le temps du monde. Il y a un petit resto coréen qui vient d'ouvrir, rue Capron, pas loin d'ici. Il paraît qu'il est fameux, on l'essaie ?

Pourquoi pas ? Après tout, il y a bien longtemps que je n'ai pas trouvé une oreille disponible pour m'écouter.

— Ça va me faire loin pour rentrer non ?

— Tu habites où exactement ?

— Sur la butte, en bas de la rue Chappe.

— Rue Chappe ? Comme l'inventeur du télégraphe ?

— Ah ! Ça, je n'en sais rien. Tu es bien le premier à m'interroger sur l'origine du nom de ma rue, personnellement je ne m'étais jamais posé la question.

— Pour un bouquin que finalement je n'ai pas écrit, j'ai étudié l'histoire des télécommunications. Claude Chappe a bien inventé le télégraphe et c'est d'ailleurs sur la butte qu'il avait fait installer le premier sémaphore pour communiquer à distance, d'où le nom de ta rue.

— La vie de Claude Chappe est sûrement passionnante. Tout cela ne change pas le fait que ça me fait loin pour rentrer.

— Pas tant que cela Inès, et ne t'en fais pas, je te raccompagnerai.

— Bon, c'est d'accord. Les toilettes c'est où d'après toi ?

Je me lève et m'apprête à ouvrir mon sac.

— Au fond à droite comme dans toutes les brasseries. Non, laisse, ne cherche pas ton porte-monnaie, je t'invite.

— Merci, à tout de suite...

5.  
*Lundi, deuxième partie de  
soirée*  
Un dîner où l'on se dit tout...  
ou presque.

C'est vrai qu'il est sympa le resto coréen. J'ai eu peur qu'il ne soit du type « barbecue ». La dernière fois que j'ai dîné chez le coréen en bas de chez moi, même ma culotte sentait le graillon. Celui-là est nettement plus raffiné. Le serveur nous a gentiment aidés à choisir sans nous pousser à la consommation. Il sait qu'il sert de bons produits et apprécie la franche satisfaction de ses clients. On pourrait penser qu'il ne s'agit là que de la règle fondamentale de la restauration si les contre-exemples n'étaient pas aussi nombreux, à Paris comme ailleurs. Je retiendrai cette adresse même si pour dîner à l'extérieur je n'aime pas trop m'éloigner de mon quartier où j'ai mes habitudes. Il nous a servi le « Japchae », la spécialité de la maison. Le serveur nous a expliqué qu'autrefois c'était le plat favori du roi. Aujourd'hui, on le réserve pour les fêtes.

— C'est vraiment très bon.

— Entièrement de ton avis, surenchérit Damien. Pourtant, quand on lit la description des ingrédients, nouilles de patates douces accompagnées de quelques légumes, ça ne paie pas de mine et en résultat c'est délicieux. Je dirai que c'est ça l'art de la cuisine, créer du sublime à partir d'éléments simples.

— Sublime, le mot est peut-être un peu fort. En tout cas, pour le moment, je me régale.

La table voisine est occupée par un couple de quinquagénaires. L'homme porte un costume sombre assez étriqué et fripé, et je ne sais pas pourquoi, il me fait penser aux croque-morts dans Lucky Luke.

C'est peut-être son air renfrogné, sa maigreur ou son teint blafard, ou

les trois à la fois qui me suscitent ce type de réflexion, aussi inopportune que discourtoise envers mon prochain, comme aurait dit ma grand-tante Sybille qui n'a jamais manqué l'occasion de me prodiguer des conseils de bienséance censés parfaire mon éducation. La femme,



tout aussi longiligne, est habillée d'un tailleur gris souris très strict. Ils n'ont pas échangé une seule parole durant tout le repas. Serait-ce cela vieillir en couple ? N'avoir plus rien à se dire ? Un peu plus loin, une mère de famille et ses deux enfants ont pris place juste après nous. Le petit garçon, sept ans maximum, ne quitte pas son mobile des yeux. La petite fille bien grassouillette et guère plus âgée étudie avec attention les gravures accrochées au mur. Elle questionne sa mère sur leur signification. Celle-ci est bien en peine de lui répondre. Je le serais tout autant, je ne connais absolument rien à la culture coréenne. Le serveur leur apporte leur commande et le petit garçon, tout aussi potelé que sa sœur, s'empresse de poser son mobile pour attaquer son plat. Ses yeux brillent de bonheur.

« — Tu vois, pour une fois on a bien fait de ne pas aller au Mac Do ! lui dit sa mère ». Le petit garçon, occupé à bien placer ses baguettes dans sa main, acquiesce d'un grand sourire.

Damien m'interpelle à voix basse :

— Et toi Inès, tu n'aurais pas préféré aller au Mac Do ?

— Cela me rappelle une anecdote de ma jeunesse. Tu sais, la première fois que je suis allée à Londres j'avais dix-huit ans, c'était juste après le bac.

— Tu n'étais encore jamais allée en Angleterre ?

— Non, en troisième avec la classe on avait fait un voyage scolaire à Dublin et l'été suivant, avec mes parents on avait visité le sud de l'Irlande. C'était mes seules escapades dans un pays anglophone. Ce voyage à Londres, on l'avait prévu de longue date avec deux amies

d'enfance, des filles de mon quartier de la rue Saint-Vincent. Par manque de chance, l'une d'entre elles avait fait une mauvaise chute à vélo et s'était cassé le péroné quelques jours avant le départ. L'autre copine a préféré ne pas venir, la fille blessée était l'élément fédérateur de notre groupe. Nous deux, on ne s'entendait que très superficiellement. Je suis partie toute seule. Mes parents m'avaient réservé un bed and breakfast en plein cœur de Londres.

C'était la première fois que je voyageais seule et je me sentais bien. J'étais contente de pouvoir profiter de ma liberté. Dans l'Eurostar, mes voisins ne cessaient de vanter un restaurant chinois dans Soho. Ma logeuse étant toute proche, je me suis dit que c'était là où j'irai dîner ce soir-là. Bien évidemment, à Soho, il n'y a pas qu'un seul restaurant chinois ! J'en ai choisi un au hasard. De l'extérieur, au travers de la devanture, je voyais un groupe d'Asiatiques attablés. Voilà un signe qui ne trompe pas m'étais-je dit.

Une fois entrée, je me suis rendu compte qu'ils ne dînaient pas. Ils étudiaient des documents ! Ils avaient terminé. Ils ont rapidement rangé leurs papiers et sont sortis. Je me suis retrouvée quasiment seule si ce n'était un vieil Anglais qui semblait s'être oublié sur sa soupe, les yeux braqués sur la télé qui rediffusait un match de cricket. J'ai commandé et l'on m'a servi presque immédiatement. À peine le plat posé sur ma table, le serveur est sorti en courant du restaurant pour revenir peu de temps après, les mains chargées de sacs en papier ornés du fameux « M » de Mac Donald. Le cuistot a rejoint les autres serveurs déjà attablés et ils ont dégusté leur hamburger et leurs frites copieusement arrosés de coca comme il se doit. Je n'ai pas fini mon plat qui n'était pas si mauvais que cela, j'ai réglé l'addition et je suis sortie.

Damien ressert une tournée de thé. Il est très léger et assez subtil.

Il sourit :

— Tu sais, peut-être qu'ici, en cuisine, eux aussi savourent un



hamburger de chez Mac Do. Entre nous, ça doit être lassant de toujours manger les plats que tu prépares ou que tu sers.

— C'est exactement ce que je m'étais dit pour me rassurer sur la qualité sanitaire du repas. Malgré mes craintes, mon système digestif a rempli sa mission sans protester et j'ai bien dormi cette nuit-là.

— On reprend notre conversation Inès ? Je suis impatient d'en savoir un peu plus.

— Nous sommes là pour cela. Où en étions-nous ?

— Tu devais m'expliquer tes mauvais choix.

— Ce n'est pas compliqué, je prends toujours des décisions à la con.

— Tu penses à ton choix de restaurant chinois ? Tout le monde aurait pu se tromper.

— Ça encore ce n'est rien. Ce sont des décisions sans réelles conséquences, au pire tu ne risques qu'une indigestion. Non, je te parle des décisions importantes, celles qui orientent ta vie, celles qui conditionnent ton existence. Eh bien, ces décisions-là, je ne sais pas les prendre. C'est comme ça.

— Tu es bien définitive. Et professionnellement, comment ça se passe ?

— Bof ! Je t'ai à peu près dit l'essentiel.

— Tu n'aimes pas ton métier ?

— Avec le temps, on se fait à tout. À l'origine, ce n'est pas celui que je rêvais d'exercer.

— Et quel était le métier de tes rêves ?

Je désigne d'un signe de tête le journal plié en quatre que Damien a posé sur un coin de la table.

— Journaliste.

— Journaliste ? Quel genre de journaliste ? Reporter sur le terrain ?

— Tu connais Florence Aubenas ? C'était mon modèle, je me voyais un peu comme elle et j'envisageais sérieusement de marcher sur ses pas. Quand on était au lycée, j'achetais Libé rien que pour lire ses articles.

— Et pourquoi n'as-tu pas choisi cette voie ? Tu étais super bonne en terminale.

— Ça, c'est « The Question ». Pourquoi ne l'ai-je pas fait ? Eh bien, je vais te le dire. Au moment de choisir mon orientation définitive après deux années de fac, j'avais vingt ans et j'étais bien décidé à suivre mon rêve de carrière. Un week-end en famille m'a suffi pour que je renverse tous mes plans. Je me suis bêtement laissé influencer par mon

oncle, le frère de ma mère, pour qui le vrai journalisme de terrain vivait ses derniers instants. La course au sensationnel allait irrémédiablement éliminer le journalisme d'investigation. C'est ainsi que les médias se rentabiliseront dorénavant, m'a-t-il expliqué.

— Quelque part, il n'avait pas tort non ?

Je le regarde droit dans les yeux.

— Non, tu te trompes. Les vrais journalistes d'investigation existent encore.

— Oui, mais ils sont l'exception.

— C'est ton point de vue.

— C'est aussi la réalité. J'ai quelques copains qui se sont lancés dans cette voie, soit ils galèrent soit ils ont changé de profession. Le passage au web a profondément révolutionné le travail de journaliste, c'est surtout cela le fait marquant.

## 6.

# *Le dîner se poursuit* Quand on s'accroche à ses rêves et où l'on évoque le couple et la solitude

J'attends qu'il épuise ses arguments. Moi aussi je connais des journalistes qui ne sont pas enchantés de leur job. Rien de bien original, c'est aussi vrai pour bien d'autres métiers. Il n'empêche que les grands quotidiens nationaux proposent toujours des articles de fond et les médias en ligne d'opinion comme Médiapart pour ne citer que celui-ci, existent et rencontrent leur public. Je n'insiste pas et je poursuis avec mon histoire personnelle :

— Mon oncle me pressait de suivre plutôt la trace de Jacques Séguéla et de me lancer sans hésiter une seconde dans la comm' ou la pub, des métiers inusables où chaque nouveau projet est une aventure. Il faut dire que c'était son job, il dirigeait une boîte de pub et de communication d'entreprise qui marchait bien. Il était très persuasif, et me présentait le métier de communicant comme bien plus passionnant que le journalisme. Ce n'était pas le premier à m'influencer de la sorte. Ma prof de littérature qui n'avait pas réussi dans le journalisme et s'était repliée sur l'enseignement me recommandait de ne pas suivre cette voie.

— Tes parents, ils en pensaient quoi ?

— Comme tous les parents, ils souhaitaient que leurs enfants suivent une carrière où ils pourraient s'épanouir. Quand je leur ai dit que je bouleversais mes plans, ils ont réagi :

« — Depuis le temps que tu rêves de devenir journaliste, tu vas maintenant tout abandonner ?

— Ça a l'air difficile, et si je n'y arrive pas ?

— Ça, ma petite fille on ne le sait jamais à l'avance, m'a dit mon père. À écouter les arguments de ton oncle et pour ce que j'en sais du métier de tes rêves, il est évident que tu t'en sortiras beaucoup mieux professionnellement dans la communication. — Cela dit, c'est à toi de choisir, on ne le fera pas à ta place, a repris ma mère. C'est à toi à te fixer ton objectif. Un objectif de carrière est toujours personnel puisqu'il oriente ta vie et c'est toi seule qui devras te battre pour l'atteindre.

— Oui, d'accord... Et si je me trompe d'objectif? lui avais-je répondu.

— C'est à envisager. Tu ne connais pas non plus les obstacles que tu vas rencontrer pour accéder à celui que tu choisiras. Dans tous les cas, quel que soit l'objectif fixé, tu auras avancé. Tu ne seras pas resté les deux pieds dans le même sabot et c'est cela qui est important dans la vie. »

Damien sourit :

— J'aime bien cette remarque, je la ferais mienne.

— Les encouragements que peuvent t'apporter tes proches jouent un rôle essentiel pour aiguillonner ton choix et t'aider à trancher. Ce jour-là je ne pouvais guère compter dessus. Mon père a un copain d'enfance qui a longtemps galéré sans percer dans le journalisme. Il est aujourd'hui attaché de presse d'une grosse boîte. Rien de bien enthousiasmant comme exemple de carrière pour une fille qui nourrissait l'ambition de devenir la future Florence Aubenas. Mes parents m'ont tout de même conseillé de bien peser le pour et le contre entre ma vocation et les promesses de succès. Le pour et le contre ont été vite pesés. J'ai décidé d'enterrer mes rêves de carrière dans le journalisme. Je suis bien entrée au CELSA, mais j'ai suivi la filière communication d'entreprise. Une fois mon diplôme en main, je n'ai rencontré aucune difficulté pour trouver un premier job correctement payé de surcroît. Mon oncle avait fait jouer son réseau de relations et me voilà à trente-sept ans, une obscure chargée de clientèle dans une boîte de Com...



— Néanmoins, comme disaient tes parents, tu as avancé.

— Oui, mais pas dans la bonne direction.

— Et tu rêves encore de Florence Aubenas ? dit-il avec un sourire gentiment narquois.

— Moque-toi ! Toi, tu n'as pas ce problème, tu as fait ce que tu as voulu, tu as réussi et tu es connu, je réponds en arborant de même un sourire ironique.

— C'est très réducteur comme résumé, toutefois, tu n'as pas répondu à ma question.

— Tu n'as pas lu le « *Quai de Ouistreham* » ? Je vois que tu as Le Monde sous les yeux, ne me dis pas que tu zappes ses reportages ?

— Non, non au contraire, je lis avec beaucoup d'attention ses reportages, en revanche je l'avoue, je n'ai pas lu ses livres. Cela dit, France Culture avait monté le « *Quai de Ouistreham* », en feuilleton radiophonique en dix épisodes disponibles en podcast et ce roman m'a accompagné durant mes séances de jogging quasi quotidiennes.

Plongée dans mon ressentiment, je l'écoute à peine.

— Enfin, voilà une première décision à la con que j'ai prise tout ça parce que je ne suis pas assez persévérante et trop influençable.

— Penses-tu que tes parents auraient dû plus insister pour que tu suives ton rêve ? Ils ont sûrement voulu agir pour ton bien en te laissant choisir ta voie.

— Je n'en doute pas. Si le rôle des parents n'est pas de couper les ailes des enfants, ce n'est pas non plus de décider à leur place. Je suis la seule responsable et je ne reproche rien à personne. Tout ça, c'est de l'histoire ancienne. Et toi, tu n'as pas d'enfants ?

— Non.

— Tu n'as pas envie d'en avoir ?

— Eh bien je ne t'ai pas dit, avec ma femme nous sommes en pleine procédure de divorce, heureusement que l'on n'a pas d'enfants.

— Désolée, je ne savais pas.

Damien me rassure d'un sourire résigné.

— Il n'y a pas de quoi être désolé. Tu connais sûrement cette phrase de Saint-Exupéry, « *S'aimer, ce n'est pas se regarder l'un l'autre, c'est regarder ensemble dans la même direction.* »

Eh bien en fait, « regarder dans la même direction », c'est ce que nous faisons depuis cinq ans que nous étions en couple. Et puis un jour, on s'est regardé l'un l'autre, et on s'est demandé ce que l'on foutait ensemble.

— Vous divorcez à l’amiable en quelque sorte.

— Oui, tu vois, quand Gwyneth Paltrow et Chris Martin ont divorcé, ils ont annoncé aux médias qu’il s’agissait d’un « *conscious uncoupling* ». C’est un peu ce que l’on a essayé de faire...

— C’est cool. Vous êtes toujours copains alors ?

Damien a achevé son repas. Il repousse doucement son assiette et joue machinalement avec les deux baguettes.

— Non tout de même pas. Lorsque tu te sépares, le bilan n’est jamais vraiment soldé. Quand un couple rompt, il est en réalité extrêmement rare que ce soit d’un accord mutuel. Ce que je te raconte à propos de Gwyneth Paltrow c’est ce que l’on dit pour la galerie, afin d’éviter les tapes de compassion des copains bien intentionnés. Je pense que depuis quelque temps il y avait un autre homme, celui avec qui elle vit actuellement.

— Et toi tu avais une autre femme ?

Il pose les baguettes et me regarde droit dans les yeux.

— Qu’est-ce que tu crois ? Je suis quelqu’un de fidèle et je déteste le théâtre de boulevard.

— Donc, tu souffres.

— Tu as tout compris. Mais c’est une phase de la vie. C’est notre condition d’être humain doté d’un cœur. Tu dois faire un effort pour tourner la page et fermer le livre. Ce n’est pas facile. Seulement, tu n’as pas le choix. Quand c’est fini, c’est fini. Et toi, sur le plan sentimental, ça se passe comment ?

— Moi ? Non, je n’ai pas de relation stable. Des aventures sans lendemain à l’occasion. Rien de bien sérieux. Je suis une célibataire endurcie même si je n’aime pas ce terme.

— Ah ! Tu es comme Emma Watson qui avait déclaré au cours d’une interview qu’elle était « *self-partnered* » c’est-à-dire en couple avec elle-même et non célibataire.

— Ben dis donc, tu en as des références...

Le serveur s’approche avec la carte des desserts.

— Pour moi, ça va aller. J’ai bien dîné et le soir, je préfère ne pas trop me charger l’estomac. En revanche, je vais reprendre du thé, il est fameux. Et toi, Damien ?

— Je vais faire comme toi.

Je me tourne vers le serveur :

— Merci, on va juste reprendre du thé pour deux.

Damien se remet à jouer avec les baguettes.

— Je t'ai dit que j'écris des romans, il faut bien que je fouille un peu pour trouver des idées. Celle de self-partnered, c'est une collègue qui me l'a soufflée. Elle vit très bien en choisissant un partenaire quand elle est dans cet état d'esprit et en s'en passant lorsqu'elle a d'autres centres d'intérêt. Elle n'a aucune envie de se plier aux goûts de son conjoint comme elle dit. Par conséquent, elle n'en a pas. Elle dit qu'elle n'est pas célibataire, puisque célibataire signifie « *pas encore en couple* », elle est self-partnered, en couple avec elle-même, comme Emma Watson donc. C'est un choix de vie. Tu sais, c'est l'Église catholique qui a inventé le couple à vie avec le sacrement du mariage et tout le tralala qui va avec.

— Tu es bien radical.

— C'est parce que tu n'as jamais été mariée. Se mettre sérieusement en couple, c'est aussi accepter avec le sourire tout l'environnement, tout le contexte de ton partenaire. Je sous-entends les copines et les copains de l'autre, sa famille, sa mère, son père, ses frères et sœurs, voire les cousins s'ils sont proches, ses goûts, ses manies, ses problèmes de boulot. Et encore, je ne te parle pas de toutes celles et ceux qui ne cessent de se référer à leur vie d'avant de te connaître. Bref, ce n'est pas une sinécure...

— Tu peux te tenir à distance.

— De qui ? De la famille ? J'imagine que dès que tu as des enfants c'est foutu. Tu as des obligations, les dimanches chez les parents de l'un, les vacances chez ceux de l'autre, la crise du réveillon de Noël, et je t'en passe et des meilleures. Tu sais ce que disait Maupassant à propos du mariage ?

— Non, vas-y, dis-moi.

— Le mariage, ce n'est qu'un échange de mauvaise humeur le jour et de mauvaises odeurs la nuit.

— Tu es bien cynique.

— Tu as tout à fait raison. Tu vois, quelque part j'essaie de trouver une certaine forme de justesse à notre divorce, me rassurer moi-même en ne voyant que le côté négatif de l'institution du mariage sans faire intervenir un ressentiment personnel.

— Autrement dit, tu es seul en ce moment.

— Oui, je profite du plaisir d'être seul, de faire uniquement ce dont j'ai envie, quand j'en ai envie. C'est agréable, non ? Après, je ne te cacherai pas que la solitude me pèse un peu. Ça ne te dérange pas si je



recours à une autre citation qui me tient à cœur ?

— Ben non, vas-y puisque tu en as envie.

— J'avais pris une option de littérature espagnole à la fac et il y a une phrase du poète Gustavo Adolfo Becker qui me revient en mémoire. « *La soledad es muy hermosa... cuando se tiene a alguien a quien contárselo. La solitud est très belle... quand on*

*a quelqu'un à qui la raconter. »*

— Très joli et juste en plus.

— Et toi ? Tu n'as jamais eu envie de fonder un couple durable ?

— C'est une longue histoire et puis il est tard, j'ai impérativement besoin de mes huit heures de sommeil. T'embête pas à me raccompagner, je prends un Uber, j'ai eu une journée de malade et j'ai hâte de retrouver mon lit.

Je cherche des yeux le serveur. Il se tient debout à côté du comptoir. Le restaurant s'est déjà bien vidé, nous sommes pratiquement les derniers.

— Monsieur, la note s'il vous plaît.

Je me tourne vers Damien.

— On partage cette fois-ci.

— D'accord. On remet ça demain soir ?

— Le resto deux soirs de suite ? Non, sans plus. Surtout que demain j'ai un déjeuner avec un client.

— Comme il fait beau en ce moment, je voulais te proposer une ballade sur les quais. Je m'occupe du pique-nique d'accord ?

— Bon, d'accord. On se retrouve où ?

— Face à la fontaine Saint-Michel par exemple. Dix-neuf heures comme aujourd'hui ou plutôt dix-neuf heures trente, ça m'arrange. Ça marche pour toi ?

— Dix-neuf heures trente, fontaine Saint-Michel, on fait comme ça. Allez tchao.

— À demain Inès.

7.

*Mardi 13 juin 19 h 20*

Une promenade  
sur les quais...

***Pages non comprises dans l'extrait***

**[Accès au livre en intégral](#)**

9.

*La soirée se poursuit*

La rupture était-elle  
inévitable ?

C'est bien la première fois que je replonge ainsi dans le passé. Comme il a l'air d'être franchement intéressé, j'en profite pour revivre le souvenir de ces instants de bonheur, malheureusement bien trop fugaces.

— On s'était découvert des goûts communs sur des tas de sujets. Il m'écoutait, je l'écoutais. Nous étions en accord parfait et nous riions de concert aux mêmes plaisanteries. J'appréciais son mode de pensée, tolérant, généreux et large d'esprit. Nous sommes rentrés ensemble chez moi et on est restés couchés les trois jours suivants.

Sur ce plan, nous étions parfaitement en phase. Je n'ai jamais rencontré d'autres mecs avec qui ça se passait aussi bien. L'amour naissant y était sûrement pour une grande part, mais pas seulement. Clément était doux et attentionné, attentif à mon propre plaisir. Mais ce sujet est bien trop intime pour être confié à un vieux copain de lycée. Je reprends : — On ne quittait le lit que pour réceptionner les pizzas que l'on commandait une fois mon frigo vidé, ce qui ne prit guère de temps. Le dernier soir, nous sommes tout de même sortis. C'était un lundi et j'avais pris ma journée. La plupart des restos étaient fermés sauf le couscous du bas de la rue. Il était foncièrement infâme, il n'y a pas d'autre mot. Mais peu importe, nous étions là tous les deux et on savait déjà que nous ne faisons qu'un. Fusionnel, quoi.

Je marque une pause et je le regarde :

— C'est vraiment cucul ce que je te raconte. Tu ne vas pas en tirer grand-chose pour ton roman, pourtant, je t'assure, ça s'est passé comme ça, je n'invente pas.

— Vu comment tes yeux brillent, je me doute que tu n'inventes pas. Et ensuite ?

— Ensuite, on ne se quittait plus, on se voyait tous les soirs et on s'appelait dans la journée. J'étais tellement mordue que même en réunion, je laissais mon portable allumé pour ne pas louper un seul de ses messages. Il me disait qu'il en faisait autant. Je suis sûr que c'était vrai.

— Vous partagiez les mêmes goûts sur tous les sujets ?

— Non bien sûr, seulement j'ai pour devise une formule assez simple : « Les ressemblances rapprochent, les différences enrichissent ».

Damien esquisse un sourire forcé. Il semble considérer cette devise avec un certain scepticisme.

— Ma foi, on peut le voir aussi comme ça, oui.

— Oh ! Et puis Clément m'écrivait des petits poèmes d'amour et il me les envoyait à n'importe quel moment de la journée. C'était si mignon ! Ils sont tellement beaux ! Je les ai tous gardés en copie sur mon mobile et quand je suis d'humeur rêveuse ou mélancolique, je les

relis et je me souviens du bonheur que je ressentais lorsque je les découvrais pour la première fois. Tiens, regarde ou plutôt écoute, je te le lis :

*Je t'envoie mille baisers passionnés,  
Je te serre tendrement dans mes bras  
Et je compose en imagination divers  
Tableaux où nous figurons toi et moi,  
Sans rien ni personne autour.*

— Ah ! Et puis celui-ci, je l'adore :

*Je me saoule de penser à chaque partie de ton corps.*

*Tout ce que tu fais me grise, me terrifie, me torture, me ravit, tout ce que tu fais est parfait.*

— Ce n'est pas seulement beau. Ces simples mots, judicieusement associés, révèlent une sensibilité exceptionnelle. Il a dû investir une énergie folle pour écrire de si belles choses !

— Pff, facile !

Je m'arrête et je fixe Damien droit dans les yeux. Je suis foncièrement surprise qu'il ne soit pas plus réceptif à la beauté de ce que je viens de lui lire. Il a l'air de prendre tout cela avec hauteur et son petit sourire narquois ne me plaît pas beaucoup.

— Que tu dis ! Tu n'es pas conscient du travail nécessaire pour parvenir à exprimer une telle pureté des sentiments !

Pour une fraction de seconde, Damien perd son flegme et hausse le ton :

— Je dis facile parce que ces vers ne sont pas de lui !

Moi aussi je m'énerve un peu :

— Ah oui ? Comment peux-tu dire cela ?

— Parce que je les connais, me répond-il plus calme maintenant et sur un ton plus posé. Bon, le premier je ne suis pas sûr, il me rappelle vaguement un auteur russe, Pouchkine... ou plutôt Tchekhov... Je ne suis pas sûr, je ne m'engage pas. Envoie-le-moi en copie, je ferai des recherches si tu veux. En revanche, le second est extrait d'une lettre de Paul Éluard à Gala, sa première femme. Ensuite, celle-ci lui a préféré Salvador Dali, mais ça, c'est une autre histoire.

Là, je tombe de haut, toute une partie du mythe que j'avais construit vient de se rompre comme on voit se briser un vase de cristal auquel on tient.

— Tu es sûr ?

— De quoi ? Que ces vers ne sont pas de lui ? Sûr et certain ! Il n'y

a pas si longtemps, j'ai donné un coup de main à une ancienne copine de fac qui faisait une thèse sur Éluard. Je me souviens parfaitement de cet extrait, aucun doute à ce sujet.

Damien adopte maintenant le ton de la confiance :

— Entre nous soit dit, la lettre entière est bien plus polissonne que cela. Il a choisi le passage le plus soft. Il était bien réservé ton coquin.

Je reste songeuse un instant. Un autre souvenir me vient à l'esprit. Un dimanche après-midi tandis que l'on flânait aux Buttes-Chaumont, Clément m'avait déclamé quelques vers aux abords de la cascade. Il me disait qu'il pensait à des trucs comme ça la nuit et qu'il les écrivait le matin pour moi. Quand je lui avais répondu que moi aussi j'aimais Rimbaud, malheureusement je ne pouvais réciter de mémoire, ne serait-ce que la première strophe du « *Dormeur du val* », ça l'avait un peu déstabilisé. Sa réaction m'avait franchement perturbée. Essayait-il de me faire croire que ces vers étaient de lui ? Non, quand même pas. Voilà que le doute se met de la partie maintenant !

— Bon, écoute euh... Peu importe ! D'ailleurs, il n'a jamais prétendu qu'il était l'auteur de ces poèmes (ça, c'est vrai !) et j'étais au comble du bonheur. Chaque nouveau message était un véritable moment d'extase et j'attendais fébrilement le suivant. J'étais amoureuse quoi !

— Et que s'est-il donc passé pour que vous ne soyez plus ensemble ? Paris est tout petit pour ceux qui comme vous s'aiment d'un aussi grand amour... raille-t-il en prenant les intonations d'Arletty.

— Ne te moque pas. C'est de ma faute. Je me suis bêtement braqué. Imagine-toi que nous sortions ensemble depuis à peine trois semaines et voilà qu'il me propose le mariage ! Nous étions dans un petit resto typique de mon quartier, le « *Virage Lepic* », pas loin de chez moi, je te le ferai connaître à l'occasion. Assis l'un en face de l'autre, nous discussions calmement comme de coutume, quand tout à coup, de but en blanc, il se lève, repousse sa chaise, se met à genoux et me tend un coffret contenant vraisemblablement une bague. Je n'ai pas pu m'empêcher d'éclater de rire. J'ai franchement cru à une plaisanterie, il avait



d'habitude beaucoup d'humour. Mais là, non. Il était sérieux.

Il me demandait ma main de la manière la plus ringarde qui soit. Les autres clients du restaurant nous observaient sans vergogne. La scène les amusait. Je lui ai tendu la main pour qu'il se relève. J'étais gênée. J'ai horreur de me donner en spectacle. Je n'ai pas pris le coffret et je lui ai fait comprendre que le mariage était bien le dernier de mes projets, que l'on pouvait très bien vivre à deux et être heureux sans que le maire de l'arrondissement soit au courant.

Lui, c'était le curé qu'il voulait mettre dans la confidence. Ce soir-là, il a préféré rentrer chez lui. Je ne le savais pas encore, mais cette première fêlure de notre relation était le signe avant-coureur de la rupture. Je l'ai rappelé le lendemain à la première heure. On s'est revu pour le déjeuner et on a passé la soirée ensemble. Je pensais l'affaire terminée. Eh bien non ! Trois mois plus tard, il me rejoue le même numéro ! On était chez moi. On venait de passer une partie de l'après-midi au lit et je sortais tout juste de la douche. Cette fois-ci, il était pressé parce qu'il partait le soir même en déplacement professionnel à l'étranger.

— Où donc ?

— En Finlande. Je ne t'ai pas dit, il est ingénieur nucléaire et il intervient sur des projets un peu partout, selon les partenariats.

— Il fabrique des bombes ?

— Mais non voyons ! Des centrales électriques.

Damien esquisse une moue désapprobatrice.

— Ça ne vaut guère mieux !

— Stop Damien ! Tu ne peux pas dire ça, il ne faut pas tout mélanger ! Moi non plus je ne suis pas fan du nucléaire, mais bon, c'est comme ça, c'est son métier et je passais outre.

— Et une fois de plus, tu lui as dit non.

— Bien sûr, je ne veux pas me marier, c'est ainsi. Il était parti pour supposément une mission de trois semaines.

— Pourquoi dis-tu supposément ?

— Attends, ne sois pas pressé ! Laisse-moi te raconter les évènements comme ils se sont déroulés ! À son retour, il a recommencé son cirque de la demande en mariage. Ce n'était vraiment pas le moment. J'étais dans un état de colère froide. J'avais appris par Alice, la copine par qui j'ai connu Clément, je t'en ai déjà parlé, qu'il était rentré de Finlande depuis quelques jours et qu'il les avait passés chez sa mère à Biarritz. Sans me le dire ! Au téléphone, il me laissait

croire qu'il était toujours en Finlande ! Non, mais tu imagines la perte de confiance ! Tu comprends ma colère ?

— Oui, d'accord, ne t'énerve pas pour autant.

***Pages non comprises dans l'extrait***

***Accès au livre en intégral***

## 10.

*Vendredi 16 juin 18 h 30*

### Une rencontre avec un personnage haut en couleur...

— Tu es encore là Inès ! Arrête de faire des heures, je ne pourrais pas te donner toutes tes RTT !

— Oups ! Je n'avais pas vu l'heure. Tu as bien fait de me prévenir, Mathilde. Je fais juste une petite sauvegarde de mon travail de la journée et je suis partie. À lundi !

— À lundi Inès, tu es la dernière, je ferme la boutique derrière toi.

J'ai bien vingt bonnes minutes de marche pour me rendre à la place Clichy. Ça me donne le temps de réfléchir. Mardi, je me suis un peu énervée contre ce pauvre Damien. Au fond, je ne pense pas qu'il se moque de moi. Mais que veut-il ? C'est évident qu'il pique mon histoire pour un roman, il me l'a franchement dit. Apparemment, il lui manque quelques briques. C'est vrai qu'il anime des ateliers d'écriture créative ! À tous les coups, il va m'inviter à jouer un jeu de rôles, une sorte de psychodrame. Un de ses élèves interprétera le personnage de Clément et je rejouerai mon histoire devant un parterre d'inconnus. Il observera précisément chacune de mes réactions et prendra de précieuses notes en espérant que je revive en live ce que j'ai peut-être eu tort de lui raconter. Eh bien pas question ! Je ne suis pas un phénomène de cirque ! Attention, Inès... Revoilà ta colère qui refait surface. Cool ma fille, cool. Il ne te reste même pas deux cents mètres pour te calmer avant de passer la porte du Wepler. Tiens, Damien n'est pas seul, mon intuition se précise...

— Bonjour, Inès, je te présente mon père, Julien.

— Bonsoir Monsieur.

— N'aie pas peur Inès, je ne vais pas te demander ta main, dit-il en clignant de l'œil. Mon père est astrophysicien et il va t'expliquer clairement ce que je n'ai pas su faire lors de notre dernière soirée.

Son père me regarde en souriant. Bien bâti, le cheveu court et la barbe plus sel que poivre. Il a un côté force tranquille, un rien séducteur, un peu du type charmeur de tigresses. Même si je ne me sens pas particulièrement féline, il est vrai que parfois j'ai bien envie de griffer. Pour le moment, je suis à l'écoute.

— Avant toute chose, ne m'appellez pas monsieur. Appelez-moi Julien comme tout le monde et si vous le permettez je vous appellerai Inès. Êtes-vous d'accord ?

Julien a une voix grave et son regard est direct, franc.

— Tout à fait d'accord, je n'aime pas non plus les mondanités.

— Je me présente. Comme Damien vient de vous le dire, je suis astrophysicien. J'ai déroulé le



principal de ma carrière au CERN, vous savez, là où l'on a construit l'accélérateur de particules LHC qui a notamment servi à l'identification du boson de Higgs. Vous avez sûrement entendu parler de cette fantastique découverte n'est-ce pas ?

— Oui, je me souviens. J'ai longtemps cru que l'on évoquait le boson de « X » comme la lettre de l'alphabet, jusqu'à ce que je lise un article pour mieux comprendre de quoi il s'agissait.

— Effectivement, on aurait pu l'appeler X comme vous dites, tant son existence était hypothétique. D'autant plus que l'on étudiait son interaction avec les bosons W et Z. Vous le savez sûrement maintenant, Higgs est le nom du collègue qui a démontré la possibilité d'un tel boson par le calcul. Comme je viens de l'évoquer, ce n'était à l'origine qu'une hypothèse. Encore fallait-il la valider. C'est là où résidait toute la difficulté. Pour préciser un peu plus le portrait, j'étais l'un des scientifiques de l'ombre qui a participé à l'élaboration des systèmes de détection de sa désintégration, puisque c'était le seul moyen de mettre en évidence son existence.

— Pourquoi donc ? Interroge Damien.

— Pourquoi pourquoi donc ?

— Pourquoi fallait-il le désintégrer ?

— Si tu t'intéressais un tant soit peu au métier de ton père, tu saurais que sa durée de vie est trop fugace et ce sont les produits de sa désintégration que l'on cherchait à identifier. Après cette interruption, je reprends. Une fois la réalité de ce boson clé démontrée, je fus affecté à un autre projet sans autre forme de procès. Les lauriers étaient pour les seigneurs et nous les soutiers qui avions mis au point toutes les équations, nous avons juste eu droit aux félicitations de la direction, uniquement en mode privé, et pas la moindre distinction. J'y passais pourtant mes nuits et mes week-ends ! Mais voilà, c'est cela l'ingratitude de la recherche. Je devrais y être habitué. Seulement à un moment donné, la coupe est pleine ! Sachez que dans ma jeunesse j'ai travaillé avec Georges Charpak, prix Nobel de physique 1992, sur le thème des détecteurs de particules précisément. C'est vous dire si je maîtrise le sujet ! J'ai envoyé un courrier chargé de reproches au directeur du centre. Deux jours plus tard, il venait personnellement à ma rencontre, accompagné de deux inconnus. Ils me proposaient de participer à la création de la société *TimeTravel*. Ils m'ont présenté le projet encore fragile à ce stade. Je n'ai pas hésité une seconde. J'ai quitté le CERN, abandonné ma carrière d'astrophysicien pour devenir vice-président de *TimeTravel*. Ce n'est pour le moment qu'une start-up, en revanche les perspectives sont excellentes.

— Je crois qu'Inès a une certaine opinion sur les start-up. Si tu commençais plutôt par le début au lieu de nous raconter pour la énième fois ta déprime de chercheur en mal de reconnaissance.

— Fils, pour une fois tu as raison.

Il sort un article de journal soigneusement glissé dans une vue plastifiée afin de le protéger.



— Il y a plus soixante ans, en 1957 pour être précis, les terrassiers

qui déblayaient le terrain pour la construction d'une nouvelle route ont découvert une curieuse faille près du lac de Genève, côté français. Excessivement profonde et aux parois parfaitement régulières, elle a plus qu'intrigué ses premiers observateurs tout comme l'équipe de spéléologues engagés pour l'étudier. L'article n'en dira pas plus et vous ne trouverez aucune autre information au sujet de cette faille. Le CERN s'est empressé d'ériger un bâtiment avec accès hautement sécurisé juste sur la faille. Ils ont prétexté qu'ils construisaient le premier accélérateur de particules pour occuper et protéger toute la zone, des deux côtés de la frontière, tout en s'assurant qu'il n'existait pas d'autres failles du même type. Pourquoi ? Tout simplement parce que les spéléologues venaient de découvrir un trou de ver. Savez-vous ce qu'est un trou de ver ?

Je ne sais pas où il cherche à me conduire. Pour le moment, c'est assez distrayant.

— Oui, j'ai bien aimé le film *Interstellar* qui parle justement de voyage au travers d'un trou de ver. J'ose espérer que votre histoire sera du même niveau, dis-je avec humour.

— J'apprécie votre état d'esprit, mon fils a bien de la chance.

Damien intervient brusquement.

— Euh, on est juste copains, ne t'aventure pas, le terrain n'est pas totalement déminé, précise-t-il en me regardant droit dans les yeux avec un léger sourire malicieux.

Julien fait de la main un geste d'apaisement.

— Je ne tiens pas à me mêler de ce qui ne me regarde pas. Néanmoins, ma chère Inès, ce que je vous retrace en ce moment est la stricte vérité. Je continue ou on arrête ?

Pour le moment, je me prête au jeu, j'attends de voir où il souhaite en venir.

— Allez-y, poursuivez, je vous en prie. Jusqu'à présent, votre scénario tient la route, j'ai hâte de connaître la chute, dis-je toujours avec humour.

Julien reprend son explication sur un ton un peu désabusé. Il semble déçu que je prenne à la légère son invraisemblable histoire. Comment pourrait-il en être autrement ?

— Bien... Nous nous sommes rapidement rendu compte que ce trou de ver qui en substance est une manière de raccourci entre deux positions dans l'espace-temps conduisait à un univers du type miroir. Un univers miroir, c'est un peu comme un écho de notre monde avec

l'image de chacun d'entre nous.

Il sort de sa sacoche deux feuilles de papier. Il courbe en deux la première feuille et la tourne pour nous montrer les deux faces.

— Déjà, il faut savoir que l'espace-temps dans lequel nous vivons n'est pas plan. C'est ce que cherche à représenter cette feuille de papier ainsi arquée. Vous venez d'évoquer le film *Interstellar*. Vous ne savez peut-être pas que mon très cher ami Kim Thorne, grand spécialiste des trous noirs et des trous de ver, a été le consultant technique pour ce film. Il a l'habitude d'expliquer de cette manière le principe des trous de ver.

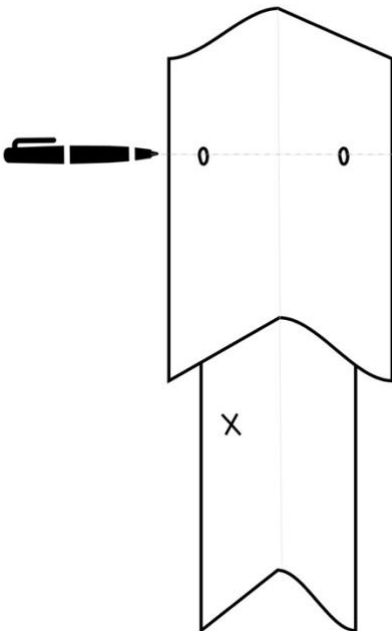
Ne sachant ce qu'il allait bien pouvoir faire avec ces simples feuilles de papier, je ne perds pas une miette de sa manip. Il est parvenu à piquer ma curiosité. Tout comme celle de Damien d'ailleurs.

Julien sort un porte-mine à bouts dorés (un Montblanc ?) de la poche de sa veste posée sur le dossier de sa chaise et l'utilise pour transpercer les deux faces de la première feuille de papier. Puis, il s'efforce de la tenir sommairement pliée de la main gauche sans rompre le pli et de l'index de la main droite, il mime des va-et-vient entre les deux faces pour bien montrer le raccourci.

— Vous voyez bien le principe. Théoriquement, nous serions tout à fait en mesure de nous déplacer dans notre espace-temps. C'est une

démonstration classique qui d'ailleurs est aussi dans le film que vous venez d'évoquer. Seulement, dans notre cas, le raccourci découvert conduit à un autre espace-temps, parallèle au premier.

Julien pousse nos verres vides à l'extrémité de la table et pose la feuille bien au centre. Elle est maintenant partiellement dépliée en forme de « V » inversé. Puis, il se saisit de la seconde feuille. Il en plie les bords pour en réduire la taille, l'incurve de la même façon et s'efforce de l'introduire à l'intérieur de la première feuille. Il pointe de son stylo la face extérieure de la première feuille :



— Cette face de la feuille, c'est notre monde, celui dans lequel on vit.

Il extrait la seconde feuille et nous montre la croix qu'il vient de tracer au travers du premier trou.

— Cette seconde face, c'est l'univers miroir. Le trou de ver est le raccourci qui permet de passer de l'un à l'autre des deux univers.

— D'accord, je vois bien...

Je regarde Julien et je pose la question qui me démange depuis un instant :

— Quel est l'intérêt ?

— Eh bien, au fil du temps, nous avons trouvé le moyen de gérer le référentiel temporel dans cet espace-temps parallèle. C'est aussi à cela que servait la recherche originale autour du boson manquant.

Je commence à avoir du mal à suivre le fil du canevas qu'ils sont en train de me montrer. La séance d'origami à laquelle je viens d'assister n'a fait que renforcer ma méfiance.

— Je peux vous interrompre ?

— Faites, je vous prie.

— S'agit-il d'un univers miroir, un écho ou un espace-temps parallèle ?

Malgré moi, je deviens de plus en plus sarcastique.

— Je devine à vos questions que votre incrédulité persiste. Je vous rassure, c'est bien naturel, tout le monde passe par les mêmes doutes et incertitudes. À moi de vous convaincre.

J'insiste un peu lourdement. J'aimerais tout de même savoir ce qui se cache derrière un tel conte de fées :

— Le problème c'est que votre terminologie est un peu brouillonne. Elle met en péril votre argumentation.

— Papa, que je te précise, Inès est une spécialiste de la communication. Elle connaît la force des mots. Choisis bien ton vocabulaire.

— D'accord, le terme que nous utilisons entre nous est « univers miroir », je n'utiliserai plus que ce vocable.

— Quel est le rapport avec le boson de Higgs ?

— Très bonne question. Le but officiel de cette recherche était de parvenir à mieux comprendre les quatre forces fondamentales et leurs liens avec les particules élémentaires. J'explique. Dans l'univers, il existe quatre forces : la force gravitationnelle qui fait que l'on a bien les pieds sur terre; la force électromagnétique qui agit entre toutes les

particules chargées électriquement, c'est aussi l'origine des ondes électromagnétiques que vous connaissez bien comme la radio, les rayons X, le Wifi et la 4G; et les interactions faible et forte qui agissent au niveau subatomique pour notamment assurer la cohérence du noyau. Pour unifier ce modèle que l'on a baptisé du qualificatif de « standard », il nous manquait une particule bien spécifique que l'on ne connaissait que par le calcul et grâce à nos travaux, les miens notamment.

— Je ne suis pas sûr d'avoir tout compris.

— Ce n'est pas très important, puisqu'en réalité le véritable objet de ces recherches n'était pas la quête de la « particule de Dieu » comme certains ont cru bon de baptiser ce boson, mais bien de fabriquer suffisamment d'antimatière. Pour exploiter efficacement ce trou de ver, nous avons besoin d'une énergie phénoménale.

Julien semble s'amuser tout seul.

— On a aussi eu droit à un florilège d'élucubrations les plus folles. Imaginez qu'un collègue pensait avoir identifié un trou noir primordial, une singularité du début de l'univers, connu uniquement par le calcul. Une théorie chère à mon grand ami Stephen Hawking, hélas décédé. Le collègue était parti dans son délire et envisageait de parvenir à en extraire l'énergie, soit l'équivalent de 10 centrales nucléaires en un dé à coudre. Vous savez, je peux vous le dire puisque nous sommes entre nous, dans la recherche fondamentale, nous avons de curieux numéros ! Le plus drôle ou le plus triste à la fois c'est qu'ils parviennent à obtenir des budgets et à publier ! Bref, passons.

Je dois le stopper à nouveau. J'ai de plus en plus l'impression qu'il a tendance à s'éparpiller.

— S'il vous plaît, je me permets de vous interrompre une nouvelle fois parce que là je ne comprends plus rien.

Julien me regarde d'un air surpris :

— Que ne comprenez-vous pas ?

11.  
*Vendredi 16 juin 19 h 30*  
On reprend tout et dans  
l'ordre !

Il n'est que temps de poser un jalon à défaut de synthèse. C'est ma spécialité à la boîte lorsque les réunions partent dans tous les sens. Le seul moyen de réorienter les débats dans le bon sens, c'est de s'appuyer sur une bonne base bien saine. Dans la situation présente, je me contente d'un récapitulatif sans concession, quitte à les provoquer un peu. Parler cash m'a toujours réussi. Ils devraient finir par lever le voile sur leurs intentions.

***Pages non comprises dans l'extrait***

**[Accès au livre en intégral](#)**

## 14.

### *Nuit de vendredi à samedi* On en apprend un peu plus sur les « univers miroirs »

— Je vous invite à prendre place dans le salon. Nous serons plus à l'aise pour converser et nous en profiterons pour savourer notre café. Je vous ferai ensuite déguster, si vous le souhaitez, bien entendu, une petite quetsche qui vient tout droit de Sigolsheim en Alsace.

— Un schnaps quoi.

— Tout à fait Damien, il est à savourer lentement, c'est de l'artisanal qui doit bien titrer ses soixante degrés. Laissez donc la table, Camille s'en occupera demain matin.

— Voilà. Vous êtes bien installés ? Ma très chère Inès, je vais tout vous expliquer.

— Essaie d'être simple, précis et direct si ce n'est pas trop te demander.

— Ne t'inquiète pas Damien, si je me livre à une quelconque digression, c'est qu'elle est opportune pour la compréhension globale.

— Je vous écoute Julien.

— Comme je l'ai rapidement évoqué en début de soirée dans cette sympathique brasserie où nous avons fait connaissance, c'est en construisant une route que des terrassiers ont découvert une curieuse faille sise à un jet de pierre de la frontière suisse. Il s'est avéré que cette faille était ce que l'on appelle un wormhole, autrement dit un trou de ver reliant deux zones de l'espace-temps. Un concept qu'avaient déjà pressenti Albert Einstein et Nathan Rosen. On parlait en ces temps du pont d'Einstein-Rosen.

Julien marque un silence et nous observe tour à tour. Je sens que je ne vais rien comprendre. Au contraire de ma sœur qui excelle comme prof de maths, j'ai toujours été un peu fâchée avec les matières scientifiques. Dès que l'on aborde un thème qui pourrait évoquer la nécessité d'une démonstration

mathématique, mes écouteilles se ferment spontanément et je n'écoute plus rien, un véritable réflexe pavlovien. À voir le visage de Damien qui n'offre guère plus d'expression qu'un masque de cire, je parierai qu'il est



entré lui aussi dans l'univers mental de l'ignorance volontaire. Ce n'est pas pour rien si l'on a choisi tous deux la voie littéraire, vierge d'équations, de caractères grecs et de symboles ésotériques.

— N'ayez aucune crainte, je vous explique, c'est très simple. L'espace et le temps sont deux notions inséparables comme le démontre la théorie de la relativité d'Einstein. De surcroît, cet espace-temps, celui dans lequel nous vivons, est courbe, Julien dessine de la main un demi-cercle. Si je me livre à une analogie que me reprocheraient les plus guindés de mes collègues, je vous dirai que durant des siècles, on pensait que la terre était plate, ce qui rendait inexplicables nombre des phénomènes. Pour le dire vite, c'est un peu la même chose avec l'espace-temps. Bien des énigmes ont enfin trouvé leur explication depuis que l'on sait que l'espace-temps est courbe. Est-ce clair ?

— Oui pour le moment ça va.

— Maintenant, venons-en aux trous de ver. Par le calcul, il a été démontré qu'il pourrait exister des raccourcis, c'est-à-dire des accès directs entre deux points distants de l'espace-temps. Ce sont les fameux trous de ver. Pour la petite histoire, la dénomination « trou de ver », est un clin d'œil à la légendaire pomme de Newton. Représentez-vous mentalement un asticot qui creuse et traverse une pomme de part en part. Il accède à l'autre versant de la pomme sans qu'il lui soit nécessaire de parcourir toute la surface. C'est un peu cela un trou de

ver dans l'espace-temps.

Pour appuyer son explication, Julien forme un arrondi de la main droite et mime de l'index de la main gauche les deux parcours possibles de l'asticot. Il poursuit :

— Plusieurs modèles théoriques ont été proposés, mais jusqu'à ce jour, comme vous le mentionniez en début de soirée, ma très chère Inès, seule la science-fiction s'était emparée du sujet. Vous vous doutez sans peine de la stupéfaction de mes collègues de l'époque lorsqu'ils ont découvert ce trou de ver bien réel. L'État français, en liaison avec la Confédération suisse, s'est empressé de construire en ce lieu un centre de recherche hautement sécurisé afin de pouvoir étudier cette faille en toute discrétion. Après des années d'étude, que dis-je des dizaines d'années d'étude, on a pris conscience que ce trou de ver était en fait un tunnel qui conduisait à un univers miroir. Ce fut là aussi une grande surprise comme vous pouvez l'imaginer. On supposait l'existence d'univers miroir, mais uniquement par la théorie.

— Et qu'est-ce qu'un univers miroir ?

— C'est un autre univers, qui, tel un miroir, reflète dans ses moindres détails notre propre monde à nous.

— Vous voulez dire que chacun d'entre nous aurait un double dans cet autre univers ?

— Pas tout à fait un double, un écho plutôt. Lorsque vous poussez un cri dans un vallon, au bout d'un instant plus ou moins long ce cri vous revient en boomerang, c'est l'écho. Le bruit de l'écho existe réellement, seulement c'est vous qui êtes à son origine. Vite dit, c'est un peu cela un univers miroir. On a eu peur durant un temps que cet univers miroir soit constitué d'antimatière, ce qui expliquerait mieux le phénomène d'écho. Paradoxalement, ce n'est pas le cas et c'est tant mieux !

— Pourquoi tant mieux ?

— Parce que la rencontre de la matière et de l'antimatière cause une explosion d'énergie difficilement imaginable. Nous n'aurions jamais pu « visiter » cet univers miroir.

Il fait le geste des guillemets avec les deux mains.

— Et vous l'avez visité ?

— Oui, mais pas tout de suite. Il nous fallait une quantité d'énergie phénoménale, c'est là où le collègue un peu perturbé pensait pouvoir attirer l'énergie d'un hypothétique trou noir primordial alors qu'il y avait bien plus simple...

— Et quoi donc ? questionne Damien qui semble découvrir le principe.

— L'antimatière dont on vient de parler.

— Mais c'est quoi l'antimatière ? Jusqu'à présent je n'en ai entendu parler que dans les films de science-fiction.

— C'est juste très chère Inès. Pour conserver un soupçon de vraisemblance, il faut bien que les scénaristes construisent leur intrigue sur des vérités physiques, et l'antimatière en est une.

Julien me présente à nouveau le plateau de mignardises, que je refuse d'un simple geste de la main. Elles sont délicieuses, mais je suis rassasiée. Damien décline aussi et Julien repose le plateau sans se servir lui-même. Il reprend son explication :

— L'antimatière, c'est l'opposé de la matière. Si vous vous souvenez de vos cours de physique au lycée, vous avez appris qu'un atome était composé d'un noyau, lui-même constitué de neutrons et de protons, et d'électrons. Le proton porte une charge positive et l'électron une charge négative. Dans l'antimatière, c'est l'inverse, l'antiproton est négatif et l'antiélectron ou positon est positif.

Je jette un coup d'œil à Damien. À son air songeur, je suppose que tout comme pour moi, l'explication de Julien a éveillé de lointaines et vagues réminiscences.

— Malgré cette différence fondamentale, l'antimatière présente exactement les mêmes caractéristiques physiques que la matière. Comme l'évoquait Hubert Reeves, vulgarisateur de l'astrophysique de génie, celui qui fut notre Carl Sagan à nous les francophones, et un de mes grands amis au demeurant, nous pourrions construire une voiture en antimatière. Il prenait l'exemple de la mythique deux-chevaux Citroën. Modernisons sa démonstration et considérons si vous le voulez bien, un modèle plus récent, la Renault Clio.

Damien interrompt Julien.

— Le modèle de voiture a une importance ?

— Absolument aucune. Pourquoi cette question ? Je continue. Cette Clio construite en antimatière aurait exactement les mêmes caractéristiques que le modèle de véhicule réalisé avec de la matière. Un choc frontal entre deux Clio faites de matière entraîne irrémédiablement des conséquences dramatiques. Les deux véhicules sont généralement détruits et leurs occupants sont désincarcérés en un triste état. Nul besoin de vous faire un dessin. Maintenant, si on considère le même accident entre une Clio en matière et une Clio en

antimatière, leur télescopage dégagerait une énergie équivalente à cent mille bombes nucléaires d'Hiroshima. La vie sur terre serait détruite.

Julien fait une courte pause afin de nous laisser le temps d'apprécier l'ampleur d'une telle catastrophe et ainsi mieux comprendre la puissance considérable de l'antimatière.

— Rassurez-vous ! Nous n'avons nullement besoin d'autant d'énergie ou pour être plus précis, on se contente d'une dose bien plus réduite. Le tout c'est de la mettre au bon endroit.

Damien intervient :

— Ah ! Ça me rappelle une chanson de Boris Vian, « La java des bombes atomiques ». Il chante : « *Et je n'me suis pas rendu compt' Que la seul' chos' qui compt' C'est l'endroit où s'qu'ell' tombe* ».

Julien tapote sur la table

— Merci, Damien pour cette interprétation. Je peux continuer ?

J'interviens à mon tour.

— Comment faites-vous pour fabriquer de l'antimatière étant donné qu'elle est aussi explosive ?

— Excellente question comme toujours ma chère Inès. Dans l'accélérateur de particules au CERN, le LHC, circulent des milliards d'antiprotons et de positons. Nous avons mis au point un programme de collisions opportunes afin de créer une quantité suffisante d'antihydrogène, de quoi répondre à nos besoins d'énergie. Le stockage de cette antimatière est particulièrement délicat comme je devine votre interrogation à ce sujet dissimulée derrière cette innocente question. En pratique, on maintient l'antihydrogène dans le vide, grâce à de puissants champs magnétiques générés par des aimants supraconducteurs.

Je questionne :

— Des aimants supraconducteurs c'est-à-dire ?

— C'est-à-dire des aimants fonctionnant à une température proche du zéro absolu. C'est une température où la résistance électrique s'annihile pratiquement et on peut en utiliser la pleine puissance. C'est plus clair ?

— Oui, merci.

Julien poursuit son explication :

— En exploitant cette énergie, nous sommes désormais capables de jouer sur l'espace-temps de cet univers miroir. Il est désormais tout à fait possible de s'y rendre pour revivre des moments passés sans pour autant perturber notre propre avenir qui lui se déroule dans ce

monde-ci. Aucun risque de s'emberlificoter dans le « boot strap paradox », ou paradoxe du grand-père.

— Le paradoxe du grand-père ?

— Je pense que Damien, grand amateur de science-fiction, pourra mieux vous l'expliquer que moi puisque ce genre littéraire a abondamment puisé dans ce paradoxe. En fait, c'est très simple. Imaginez que vous puissiez vous rendre dans le passé et que, volontairement ou involontairement, vous tuiez votre grand-père avant qu'il n'engendre une descendance. En résultat, vous n'existez pas et vous n'avez pas pu aller dans le passé pour tuer votre grand-père. C'est bien ça Damien ?

— Tout à fait.

— C'est inimaginable !

— Exactement ma chère Inès. C'est bien pour cela que l'on parle de paradoxe.

— Non, non, je parle de tout ce que vous me racontez, les univers miroirs, revivre le passé, etc. Ça me dépasse !

— Si je peux vous rassurer, vous n'êtes pas la seule, tant s'en faut. Comme disait à peu près en ces termes, mon très cher collègue et regretté ami Hubert Reeves : « *Le champ de l'intellect est plus vaste que l'imagination. Par exemple, la courbure de l'espace-temps à quatre dimensions est impossible à imaginer. En revanche, on peut le conceptualiser relativement aisément par le calcul.* » C'est le cas de ce que je tente de vous expliquer. Fiez-vous au calcul et non à votre imagination. Nous sommes dans le domaine de la rationalité même si cela semble invraisemblable. Ma chère Inès, vous connaissez ce tableau « *La Fée Électricité* » réalisé par Raoul Dufy précisément pour rendre hommage aux bienfaits de cette découverte.

— Ça me dit vaguement quelque chose, et toi Damien ?

— Comme toi.

— On le trouve facilement sur le web, Julien se saisit de son iPhone posé sur l'étagère, recherche l'œuvre, et nous montre le tableau sur l'écran du mobile:

— Cette œuvre pharaonique, il s'agit en effet d'une des plus grandes toiles du monde, est exposée au Musée d'Arts Modernes de Paris<sup>1</sup>.

Je me promets une visite au MAM sans tarder. Ça manque à ma culture. Julien poursuit :

---

<sup>1</sup> <https://www.mam.paris.fr/fr/oeuvre/la-fee-electricite>

Source de l'illustration : Wikipedia licence CC BY-SA 4.0

— Ce magistral tableau retrace l'histoire de l'électricité jusqu'à sa domestication actuelle. Ce ne fut pas sans mal. Connue des hommes depuis les temps anciens, bien des siècles se sont écoulés avant que d'un simple claquement de doigts on allume une lampe.



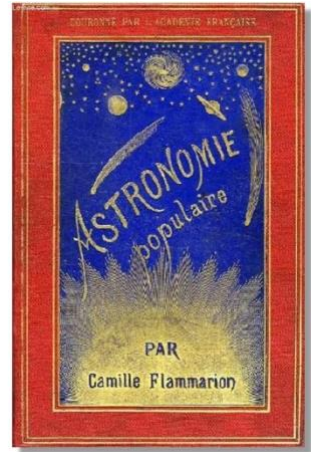
Il claque des doigts et un lampadaire s'allume dans un coin du salon puis s'éteint aussitôt. Il recommence sans succès. Il tape dans ses mains plusieurs fois et là, le lampadaire daigne rester allumé.

— D'habitude, il est plus obéissant. Une génération future saura dominer le passage dans les univers miroirs. Ces voyages seront aussi courants que de prendre le train pour se rendre au bord de la mer. Mais pour le moment, mes chers enfants, au vu de nos travaux actuels, nous n'en sommes encore qu'aux balbutiements. Pour éclairer un tant soit peu le propos, je poursuis l'analogie avec la domestication de l'énergie électrique. Pour tout dire, nous en sommes peu ou prou au stade des premiers bateleurs du dix-huitième siècle qui proposaient des expériences de physique amusante en jouant sur les propriétés de l'électricité statique. Une longue route semée de difficultés nous attend. Comme pour toutes innovations majeures, on ne peut susciter qu'incrédulité et méfiance. Et je ne parle pas des fous de Dieu et autres adeptes de croyances irrationnelles qui ne manqueront pas de crier au sacrilège dès que nos migrations temporelles seront connues du grand public.

Je goûte la petite prune. Heureusement que Julien ne m'en a servi que le fond d'un verre. Elle est subtile, le goût du fruit est bien présent,

mais cette eau-de-vie bien trop alcoolisée pour moi. J'évite en général les digestifs qui ont toujours pour effet de me mettre la tête à l'envers. Julien ne semble pas en subir les effets, il n'a pas perdu le fil de son récit pour autant :

— Nous ne sommes que des sorciers au sens des *bas du front*, que je viens rapidement d'évoquer, si vous me permettez cette locution triviale qui exprime bien les limites cérébrales de cette triste classe d'individus. Il reste un long chemin à parcourir en matière d'éducation populaire. Nous sommes très loin des ambitions des savants du dix-neuvième siècle, tel Michael Faraday qui s'efforçaient de rendre abordable au grand public l'explication des lois physiques régissant les phénomènes du quotidien. Ou tenez ! Camille Flammarion, l'astronome, le frère aîné de l'éditeur bien connu. Auteur d'une astronomie populaire, best-seller du dix-neuvième siècle, il avait fait le pari d'initier les masses aux mystères des astres qui enchantent nos nuits. Dans la bibliothèque, la pièce du fond, vous trouverez un exemplaire de la première édition de sa célèbre « *Astronomie Populaire* ». Je vous invite à le consulter. Si, si j'insiste.



Il faut que je l'arrête avant qu'il ne s'embarque sur un autre sujet. Il est pire qu'une girouette un jour de tornade ! Je n'avais encore jamais rencontré un tel personnage.

— Attendez, attendez ! J'aurais bien plusieurs questions à vous poser, cependant il est presque deux heures du matin, je suis debout depuis sept heures et la petite prune m'a achevée, je suis prête à m'écrouler.

— Hou là ! Surtout, n'en faites rien, ma chère Inès ! Nous suspendons nos travaux sur-le-champ ! Damien va vous conduire à votre chambre. Malheureusement demain matin je pars de bonne heure, je ne pourrais pas vous saluer et j'en suis fort chagriné. Aussi je vous invite, si vous le désirez bien entendu, à ce que nous prenions date dès à présent pour une prochaine rencontre. Nous disposerons alors du temps nécessaire pour écouter vos questions qui j'en suis certain seront passionnantes et pertinentes et je pourrais poursuivre ce développement. Vous avez choisi le moment judicieux. Nous pouvons

en effet interrompre cette explication en ce moment précis sans pour autant la dénaturer. Deux questions rapides avant de conclure : Où et quand, sachant que je suis pris demain samedi ?

— Et moi dimanche, ça ne m'arrange pas intervient Damien.

— Alors, lundi, propose Julien.

J'interviens à mon tour :

— Lundi non, j'ai un emploi du temps chargé. Du reste, aucun jour de la semaine ne me conviendra. Je ne peux pas me coucher en semaine à des heures aussi tardives.

— Et le vendredi ? suggère Damien.

— Vendredi, pourquoi pas, je n'ai rien de prévu.

Julien intervient :

— Je peux me libérer pour vendredi. On sait quand. Maintenant, reste la question où ?

Sans nous laisser le temps de réfléchir plus longuement, il donne la réponse qu'il gardait dans sa manche :

— Bon. Je connais un petit italien, façon trattoria, derrière le marché Saint-Germain. C'est un chef toscan qui sert une cuisine haut de gamme. Du reste, et, c'est là son intérêt, il propose à ses habitués triés sur le volet dont j'ai l'honneur de faire partie, une salle privée à l'étage du restaurant. Cette salle est utilisée par les hommes d'affaires pour conduire leurs négociations secrètes.

— Et on imagine aussi pour les rencontres intimes en toute discrétion, ajoute Damien, comme les cabinets privés des brasseries du dix-neuvième siècle, chers à Flaubert entre autres.

— Peut-être, je ne sais pas, répond Julien sans insister. Bon, dès demain matin, je réserve la salle pour vendredi. Si jamais il y a un contretemps, je vous passe un SMS. Inès, auriez-vous l'obligeance de me communiquer votre numéro ?

— Bien sûr, je vous le donne tout de suite.

Julien se lève et saisit son iPhone qui reposait sur la desserte, et prend note.

— On dit vingt heures trente ?

— Parfait pour moi, répondent d'une seule voix Inès et Dami

15.

Samedi matin 17 juin

Inès s'informe sur le « mythe  
du grand-père »

*Pages non comprises dans l'extrait*

[\*Accès au livre en intégral\*](#)

## 19.

### *Vendredi 24 juin en soirée*

### Qui est à l'origine de *TimeTravel* ?

— Ma très chère Inès, vous n'êtes pas sans savoir que depuis plusieurs années les budgets de la recherche se réduisent comme peau de chagrin. À chaque nouvelle élection présidentielle on nous promet monts et merveilles, on nous abreuve de discours sur l'importance essentielle de la recherche et de l'innovation et à chaque fois, ça ne loupe pas, ils jouent allègrement du ciseau dans nos maigres budgets. Le vrai parent pauvre, c'est la recherche fondamentale dont les découvertes ne sont pas directement exploitables industriellement. Les directeurs d'unité de recherche fondamentale, dont je fus, consacrent une grande part de leur précieux temps à démarcher des mécènes, des industriels, des donateurs pour trouver quelques subsides, de quoi faire fonctionner les services au minimum, mais sans grand succès la plupart du temps. La majeure partie des thèmes de recherche sont hélas mis en veille durablement et tant pis pour la science. C'est aussi pour cela que lorsque l'on m'a proposé de prendre la coprésidence de la start-up TimeTravel je n'ai pas hésité un seul instant. Et maintenant, je vais vous surprendre, savez-vous avec qui le CERN est en partenariat pour cette start-up ?

— Je ne sais pas. Sûrement un investisseur qui a flairé un filon.

— Exactement, ma très chère Inès, un filon comme vous dites.

— Je te l'ai déjà dit, Inès a une certaine idée des start-up.

Julien passe outre la remarque de Damien.

— Vous connaissez, j'en suis sûr, Dolores Cortázar de la Serna ou plus simplement Lola Cortázar.

— De nom bien sûr, si vous parlez bien de la présidente de *VirginWarriors*.

— Absolument. Lola Cortázar, cette femme de génie, est la partenaire de *TimeTravel*.

— En effet, vous m'épatez.

— Rendez-vous compte qu'en cinq ans, *VirginWarriors*, le groupe qu'elle a bâti seule, a dépassé le mythique Facebook, en ce qui concerne la capitalisation boursière. On ne devrait plus parler des GAFAM pour Google, Amazon, Facebook, Apple et Microsoft, mais bien des GAVAM avec le V pour *VirginWarriors*.

— Pourquoi n'utilise-t-on pas ce nouvel acronyme ? questionne Damien.

## ***Pages non comprises dans l'extrait***

### ***Accès au livre en intégral***

20.

*La soirée se poursuit...*

Enfin, on aborde le projet

21.

*Vendredi 24 juin 23 heures*  
Une promenade de nuit dans  
Paris, Damien explique son  
virage à 180°

*Pages non comprises dans l'extrait*

[\*Accès au livre en intégral\*](#)

22.

*Deux semaines plus tard,  
vendredi 7 juillet fin d'après-  
midi*

**Bienvenue au CERN**

Comme prévu, Damien m'attend dans le hall de débarquement.

— As-tu fait bon voyage ?

— Oui, tout à fait, juste un beau trou d'air au moment d'amorcer la descente. Sinon ça s'est bien passé. C'était rapide et confortable.

— Une voiture nous attend à la sortie. Elle va nous conduire directement au centre où tu seras logée dans l'aile « VIP », pour toute la durée de ton séjour.

— D'accord, allons-y.

— Auparavant, nous passerons au bureau de la sécurité pour faire réaliser ton sauf-conduit.

On arrive à l'une des entrées du CERN. Le chauffeur, qui n'a pas prononcé une parole durant tout le trajet, nous dépose devant la grille. Aussitôt, deux agents de sécurité, armés et froids comme des robots, nous ouvrent le passage piéton et nous accompagnent, ou plutôt nous encadrent, jusqu'à un petit bâtiment pourtant éloigné d'à peine une dizaine de mètres. Nous pénétrons dans ledit bâtiment où nous sommes accueillis par



une jeune femme très souriante. Après avoir vérifié ma carte d'identité et le QR code d'agrément porté sur la lettre d'invitation signée du directeur du centre, elle m'explique qu'elle va procéder à une série de mesures biométriques. Je serai ensuite autorisée à me déplacer dans le centre uniquement en des lieux bien définis. La jeune femme me fait entrer seule dans une petite pièce totalement vide, sans fenêtre, à peine éclairée. Je dois me tenir dix secondes au centre d'un triangle lumineux et regarder dans une direction bien précise. L'éclairage de la pièce devient plus violent et change promptement de couleur, tel un stroboscope d'ambiance ultrarapide. Je n'ai pas eu le temps de vérifier si les sept couleurs de l'arc-en-ciel étaient présentes et c'est déjà terminé. La porte s'ouvre et je sors. La jeune femme, j'ai compris qu'elle était la responsable sécurité de ce poste d'entrée, m'explique :

— Nous venons d'enregistrer l'ensemble de vos paramètres biométriques. Ils sont à présent stockés dans le système principal de contrôle d'accès. Pouvez-vous me confier deux minutes votre smartphone afin que je charge votre plan personnel de circulation ?

— Bien sûr, tenez.

— Voilà qui est fait. Gardez toujours votre iPhone sous la main. Il vous indiquera les sites dont l'entrée vous est autorisée.

— Et c'est tout ? Je n'ai pas un laissez-passer ou quelque chose d'équivalent ?

La jeune responsable ne se départit pas de son aimable sourire :

— Nul besoin. Désormais, le système de sécurité vous connaît mieux que votre propre mère. Dès votre approche, il vous ouvrira

automatiquement les portes de tous les lieux du centre où vous êtes autorisée à vous rendre. Les autres resteront bloqués. Voilà, c'est terminé. Au plaisir, madame.

— Merci, au revoir, on se verra le jour de mon départ, je suppose.

— Ce serait avec plaisir, mais ce ne sera pas nécessaire. Vous êtes autorisée à séjourner dans le centre durant quatre jours, pas un de plus. Ensuite, vous pourrez partir tranquillement. Tous vos accès seront invalidés. Au revoir et bon séjour parmi nous.

Damien m'accompagne vers de curieuses petites voitures qui stationnent à quelques mètres du poste d'entrée. Elles sont de forme ovale et entièrement vitrées.

— Tu montes ? Ces véhicules électriques sont en accès libre. Ils te conduisent automatiquement à l'endroit où tu souhaites aller en respect de tes autorisations. Je ne pense pas qu'il soit utile de te rappeler qu'elles sont clairement identifiées sur l'appli de ton iPhone.

***Pages non comprises dans l'extrait***

***Accès au livre en intégral***

23.

*Samedi 8 juillet (en fait ce  
matin même)*

La découverte du LHC,  
l'indispensable gigantisme pour  
détecter l'infiniment petit.

Un appel sur mon portable. C'est Damien, il m'attend en bas. Il est dix heures moins le quart et je suis quasiment prête. On se claque la bise, trois, selon la nouvelle norme en vigueur, et l'on emprunte à nouveau l'un de ces véhicules en libre-service, il y en a absolument partout. Damien programme une direction assez incompréhensible composée de chiffres et de lettres.

— C'est à moins de trois minutes, mon père et Diego nous attendent déjà.

— Trois minutes, on aurait pu les faire à pied non ?

— Tu n'aimes pas la voiture automatique ? De toute façon, nous ne sommes pas autorisés à nous déplacer à pied même pour des trajets courts. Tant que nous sommes dans l'enceinte, tous nos parcours sont enregistrés. C'est draconien, mais c'est ainsi. Voilà, nous sommes arrivés.

On entre dans le bâtiment. Julien nous attendait en discutant avec un agent de sécurité.

— Bonjour, ma très chère Inès, bien dormi ? Diego est occupé pour le moment, il nous rejoindra plus tard.

— Bonjour, Julien, j'ai dormi comme une marmotte, je suis bien reposée maintenant.

— Alors tant mieux ! On commence la visite ? Je tiens à vous montrer l'accélérateur de particules.

— Avec plaisir.

L'agent de sécurité tend à chacun de nous trois une pochette plastique transparente. Julien ouvre la sienne et nous invite à faire de même.

— Revêtez cette combinaison par-dessus vos habits. Elle est conçue en un matériau de synthèse à mémoire de forme. Elle s'ajuste toute seule à votre silhouette pour ne gêner en aucune manière le moindre vos gestes.

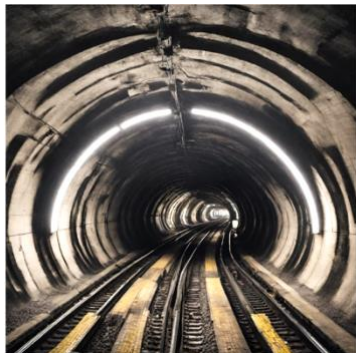
J'enfile la mienne. Surprenant ! Elle se resserre étroitement et en douceur pour recouvrir fidèlement mes formes telle une seconde peau posée directement sur la tenue légère que je porte ce matin. Je fais quelques moulinets avec mes bras pour vérifier ma liberté de mouvement. Pas de problème, je la sens à peine. Julien nous questionne du regard l'un et l'autre et l'on approuve d'un simple hochement de tête affirmatif : nous sommes prêts.

— Maintenant, nous prenons l'ascenseur ou plutôt le « descenseur » puisque nous allons plonger à pas moins de cent soixante-dix mètres.

L'ascenseur se referme sur nous trois. Il démarre lentement et

accélère au fur et à mesure. J'ai peur que mon estomac ne fasse la cabriole. Finalement, il tient bien en place et l'on parvient à destination sans encombre. Les portes s'ouvrent et Julien commence la visite :

— Encore deux sas de sécurité et vous allez découvrir la merveille !



Les deux sas sont rapidement franchis et nous débouchons dans un long tunnel bien éclairé. Il est en grande partie occupé par un colossal tube bleu cobalt. De nombreux câbles et tuyaux parcourent le sol, le plafond et les murs. Curieusement, ce long couloir sillonné de câbles me rappelle le jour où le métro était tombé en panne entre deux stations.

Après un long moment d'attente, des agents de la RATP étaient venus nous chercher. Ils nous avaient accompagnés dans notre périple le long du tunnel, uniquement éclairés par les veilleuses de sécurité et par les phares de la motrice de la rame de métro à l'arrêt, une fois celle-ci dépassée. Seul un couple de cadres dynamiques, caricaturaux à souhait, protestaient et invectivaient les employés, les menaçant de représailles, « parce que, voyez-vous, je connais des gens haut placés ! » L'agent le plus proche d'eux, habitué aux jérémiades des « gens importants », ne prêtait guère attention à ces deux énergumènes. Nous autres, le reste des voyageurs, on avançait en file indienne, silencieux et résignés, sachant fort bien que d'ici peu on émergerait à la lumière de la prochaine station. Au bout d'un instant, un autre employé armé d'une puissante torche nous avait rejoints et avait pris la tête de la procession. Au gré des balancements, la lanterne qu'il tenait à bout de bras éclairait l'enchevêtrement des câbles qui couraient sur le mur. C'est sûrement la vision de cette multitude de câbles et de tubes qui, par un curieux jeu d'association d'idées, a ramené à la surface ce souvenir enfoui dans les tréfonds de ma mémoire<sup>2</sup>. On avance maintenant dans le couloir de l'accélérateur de particules. Plus loin, le tube est partiellement ouvert. Un technicien est occupés à souder des connexions tandis qu'un second s'active sur un tableau électrique.

---

<sup>2 2</sup> Illustration : Cut of the LHC dipole photo Cop © 2014 CERN

— Cet anneau parcouru par des milliards de particules lancées à



des vitesses phénoménales mesure vingt-sept kilomètres de long<sup>3</sup>.

Julien suit mon regard.

— Il y a toujours des opérations de maintenance à assurer. Ces techniciens connaissent leur boulot, on peut leur faire confiance.

On avance encore d'une bonne centaine de mètres dans le couloir le long du tube sans fin et l'on se retrouve face à un impressionnant système de bobinage de plusieurs mètres de haut.

Julien reste silencieux pour nous laisser apprécier la démesure de cet équipement technologique dont on ignore l'utilité. Il reprend :

— Il s'agit de l'un des électroaimants supraconducteurs qui fournissent l'énergie nécessaire pour accélérer et orienter les faisceaux de particules afin d'occasionner les collisions souhaitées. On parvient à atteindre une célérité proche de celle de la lumière. Tout au long du circuit, plus d'un millier d'électroaimants de ce type sont judicieusement disposés. Ils mesurent chacun près de quinze mètres de haut et pèsent plus de trente-cinq tonnes.

Julien se tourne vers moi, il respandit de bonheur :

— Qu'en pensez-vous, ma très chère Inès ? Impressionnant, non ?

— Le mot est faible ! Je n'aurais jamais cru qu'il soit nécessaire de

---

<sup>3</sup> Pour plus d'informations, visitez le site du CERN <https://home.cern/>

mettre en œuvre un engin aussi monumental pour parvenir à saisir l'infiniment petit. C'est un peu paradoxal.

— Comme vous dites fort justement ma très chère Inès, paradoxal est le terme qui convient. Sachez qu'un deuxième anneau, le FCC pour Futur Collisionneur Circulaire est en cours de construction. Il fera cent kilomètres de long. Il sera prêt d'ici dix-huit mois. VirginWarriors s'est financièrement associé au projet pour réduire le délai de mise en œuvre. Nous pourrons alors fabriquer beaucoup plus d'antimatière pour nos voyages. Je vous en prie, passez devant.

On traverse un nouveau sas. On prend un autre ascenseur et au détour d'un couloir, nous faisons face à un système technologique encore plus considérable que le précédent. De multiples tubes et ce que je suppose être des bobinages convergent vers une sorte de tympan métallique au cœur de la structure.

— Voilà Atlas, le bien nommé ! C'est notre gros bébé à nous, les spécialistes de la détection.

— Ex-spécialiste.

— C'est juste, Damien. Cela dit, en tant que coprésident de TimeTravel, je m'estime être encore dans la course, si je puis me permettre cette métaphore sportive. La preuve, c'est que nous sommes ici aujourd'hui.

Nous sommes sur une passerelle en hauteur et je vois un homme qui se tient au centre du détecteur. Il est minuscule ! Je n'aurai jamais cru qu'un tel gigantisme technologique, soit possible.

— Admirez cette merveille de la technologie ! Cet électroaimant-ci a longtemps été le plus grand du monde. Chacune des huit bobines mesure cinq mètres de diamètre, vingt-cinq mètres de long et pèse pas loin d'une bonne centaine de tonnes. Le détecteur complet fait vingt-cinq mètres de haut, soit quasiment la hauteur d'un immeuble de huit étages. Il mesure autant de large et quarante-six mètres de long<sup>4</sup>.

Damien, tout autant subjugué que moi par un tel gigantisme, intervient à son tour :

---

<sup>4</sup> Illustration : Views on the open CMS detector photo Cop © 2021 CERN



— Tu dis que cet électroaimant a été le plus grand du monde. Il ne l'est plus ?

— Non. Avec l'anneau en construction, le FCC, nous concevons un détecteur de nouvelle génération qui sera encore plus gourmand en technologie

— Et donc en énergie, ajoute Damien. Il y a un truc que je ne comprends pas.

— Dis-nous ce que tu ne comprends pas.

— Si je me souviens bien de mes cours de physique de première, ces bobinages devraient dégager une chaleur insupportable.

— Ce sont des électroaimants supraconducteurs. Ils sont refroidis par un circuit d'hélium liquide qui maintient le système à une température proche du zéro absolu, 1,9 degré Kelvin pour être précis, soit à la virgule près -271 degrés de notre échelle de tous les jours, la Celsius. C'est une température inférieure à celle de l'espace sidéral.

— Et pourquoi un tel froid polaire ?

— Si tu as bien écouté Damien, c'est bien inférieur à un froid polaire. La supraconductivité est un phénomène que l'on explique mal encore aujourd'hui. À cette température proche du zéro absolu, la résistance s'annule et l'on peut profiter de toute l'énergie électrique sans aucune perte. Le dégagement de chaleur que tu évoquais précédemment, autrement dit l'effet Joule, est annihilé. On utilise un

système particulièrement complexe pour fournir les centaines de tonnes d'hélium liquide nécessaires au refroidissement des équipements du circuit.

— Et tout cela pour la détection des plus petites particules qui puissent exister.

Je me répète, mais ça me fascine une telle disproportion d'échelle.

— Absolument très chère Inès. C'est d'ailleurs grâce à ce merveilleux système que nous avons pu confirmer la matérialité si je puis dire, du boson de Higgs.

— La particule de Dieu ajoute machinalement Damien.

— C'est vrai comme je l'ai déjà évoqué au cours de l'une de nos précédentes rencontres, certains plumitifs ont jugé bon de dénommer ainsi cette particule clé de la théorie fondamentale. Mais dis-moi, que viendrait faire un quelconque dieu au vingt et unième siècle dans cette affaire de scientifiques ? Je n'ai pas compris. Lors de la mise en évidence de l'existence réelle de cette particule jusque-là hypothétique, nous aurions pu plagier Pierre-Simon de Laplace, un savant exceptionnel du dix-neuvième siècle. Questionné par l'empereur Napoléon sur l'absence de Dieu dans son traité de mécanique céleste, il lui aurait répondu : « *Je n'ai pas eu besoin de cette hypothèse* ». Nous non plus, nous n'avons pas eu besoin de cette hypothèse.

Julien regarde sa montre :

— On va peut-être arrêter là, Diego doit déjà nous attendre.

— Il te passerait un appel non ?

— Impossible. Nous nous situons actuellement dans une cage de Faraday, les ondes ne passent pas. Vous en avez assez vu ? On remonte ?

— Oui, merci beaucoup pour cette visite, Julien, je suis encore sous le coup de l'émerveillement.

On traverse un nouveau sas et on prend un ascenseur identique aux précédents. Il accélère, atteint sa vitesse de croisière puis ralentit progressivement sans à-coups. Une fois parvenus à l'air libre, on enlève nos combinaisons que l'on jette dans une sorte de vide-ordures inséré dans le mur. On sort en silence du bâtiment et on se dirige vers les véhicules automatiques soigneusement alignés. Julien semble nerveux.

— Et voilà ! Avec les coupures budgétaires que nous subissons chaque année, ils n'ont pas renouvelé le stock de voitures à quatre places ! Bien évidemment, les véhicules à deux places sont moins coûteux ! Mais comment fait-on quand on est trois, hein ? Dites-moi

un peu !

— Attends, attends, ne t'excite pas, j'en vois un qui arrive.

— Je ne m'excite pas, mais tu n'as pas l'air d'avoir conscience des dommages causés par les réductions budgétaires sur les projets de recherche !

— J'en ai parfaitement conscience, vois-tu. Rappelle-toi, je suis dans l'enseignement, et question coupes budgétaires, nous ne sommes pas mal servis non plus.

Je les laisse à leurs récriminations récurrentes et je me dirige vers la voiture maintenant libérée de ses occupants. Nous prenons place. Damien s'installe à l'arrière. Je m'assois à côté de Julien. Il fait défiler l'écran et sélectionne une destination bien précise. Le véhicule démarre immédiatement, fait lentement le tour du bâtiment dont nous venons de sortir, se positionne au centre de la route et accélère tout seul.

— Les locaux de *TimeTravel* sont situés un peu plus loin. Nous arriverons d'ici une bonne dizaine de minutes.

— Déjà la dernière fois, j'étais surpris que nous nous éloignions autant de l'anneau du collisionneur, remarque Damien. Il faut pourtant utiliser l'antimatière, non ?

— On ne s'éloigne pas. Je te rappelle que le LHC fait vingt-sept kilomètres de long. Nous sommes situés à une autre extrémité de l'anneau.

## ***Pages non comprises dans l'extrait***

### **[Accès au livre en intégral](#)**

## LES CHAPITRES SUIVANTS :

24. *Samedi midi* Où l'on découvre à la fois l'ordinateur quantique et les mystères des nombres... Erreur ! Signet non défini.
25. *Samedi 15 heures* Présentation du module de déplacement temporel... Erreur ! Signet non défini.
26. *Samedi 15 h 30* Un saut au cœur de l'histoire de France la plus tragique Erreur ! Signet non défini.
27. *Samedi 16 h* Où l'on prépare le vrai voyage Erreur ! Signet non défini.
28. *Samedi 16 h 30* Et si Inès avait dit « oui »... Erreur ! Signet non défini.
29. Rencontre avec belle-maman « virtuelle », deuxième prise, un changement radical Erreur ! Signet non défini.
30. Qui est Thibault Drageon ? Erreur ! Signet non défini.
31. Un retour au présent Erreur ! Signet non défini.
32. Inès entre dans la peau de son « double » Erreur ! Signet non défini.
33. Qui est Diego ? Erreur ! Signet non défini.

34. Où ont-ils bien pu cacher la montre ?

Erreur ! Signet non défini.

35. *Dimanche 9 juillet matin* Le Clément de chair et d'os n'a-t-il vraiment rien ressenti ? Erreur !

Signet non défini.

36. Où l'on explore le côté facétieux de notre cerveau Erreur ! Signet non défini.

37. Où l'on comprend que nous ne sommes pas des montreurs de marionnettes Erreur ! Signet non défini.

38. *Dimanche 9 juillet 12 heures 30* Où l'on évoque Scarlett O'Hara et le pétage de bretelles

Erreur ! Signet non défini.

39. Mercredi 19 juillet 9 h Épilogue : où l'on découvre que l'écho existe vraiment et qu'il n'est jamais trop tard pour profiter de la vie.

Erreur ! Signet non défini.

***Accès au livre en intégral***



*« En réalité, seul existe le chemin que nous prenons. Celui que nous aurions pu prendre n'existe plus. »*

*Mario Benedetti*

## Du même auteur

### Aux Éditions Eyrolles

- Les tableaux de bord du manager innovant, une démarche en 7 étapes pour faciliter la prise de décision en équipe (2018)
- L'essentiel du tableau de bord, Méthode complète et mise en pratique avec Microsoft Excel (2005, 2008, 2011, 2013, 2018)
- Le chef de projet efficace, 12 bonnes pratiques pour un management humain (2003, 2005, 2008, 2011, 2013, 2018)
- Les nouveaux tableaux de bord des managers, Le projet Business Intelligence clés en main (1998, 2000, 2003, 2008, 2011, 2013)
- 44 astuces pour démarrer votre business (2013)
- À son compte : De salarié à entrepreneur indépendant, le guide pratique (2012)
- Les systèmes d'information : Art et pratiques (collectif, 2002)
- Le bon usage des technologies expliqué au manager (2001)
- Les secrets de la conduite de projet (2003)
- Les nouveaux tableaux de bord des décideurs (2000)
- Les nouveaux tableaux de bord pour piloter l'entreprise (1998)

### Aux Éditions Mimismo

- La transformation démocratique de l'entreprise, pour en finir avec le mépris, principe délétère du management d'hier et d'aujourd'hui (2024)
- Rattraper le temps perdu sans se prendre la tête, les sept bonnes pratiques pour se former seul et sans contrainte (2024)
- 7 habitudes pour se former tout au long de la vie, la méthode Faraday, une légende de l'autoformation (2019)
- Objectif : Débusquer les pépites de connaissance dans le foutoir du web, les 7 bonnes pratiques de l'autodidacte 3.0 (2019)

- **[Accès au livre en intégral](#)**

### **Crédits image :**

- Illustration de couverture : le portrait de jeune femme est généré grâce à l'outil Media magic de Canva.com. Le calendrier est une image de 472301 de Pixabay.
- L'illustration l'œuvre « La Fée Électricité » de Raoul Dufy provient de la © Wikipedia sous licence CC BY-SA 4.0
- Les deux illustrations du LHC du CERN proviennent du site web du CERN et sont sous copyright © CERN (2014 et 2021)
- La plupart des autres illustrations de ce livre ont été générées à l'aide des outils Media Magic de Canva.com et Dall e3 de OpenAI avant d'être modifiées et adaptées au contexte.

Dépôt légal : avril 2024